

Comptes rendus

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **115 (2007)**

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

COMPTES RENDUS

Intense production des Editions Antipodes à Lausanne

Lauréat l'an passé du prix Jean Thorens décerné par la SVHA pour la qualité de son travail d'édition en matière d'histoire, le directeur de ces éditions, Claude Pahud poursuit sur cette excellente lancée. Mentionnons deux ouvrages importants publiés par des collectifs d'historiens :

Les intellectuels antifascistes dans la Suisse de l'entre-deux-guerres, sous la direction d'Alain CLAVIEN et de Nelly VALSANGIACOMO, Lausanne, 2006, 146 p.

La valeur du travail. Histoire et histoires des syndicats suisses, sous la direction de Valérie BOILLAT, Bernard DEGEN *et alii*, Lausanne, 2006, 330 p.

Ainsi que l'ouvrage monumental de :

Sébastien FARRÉ, *La Suisse et l'Espagne de Franco*, Lausanne, 2006, 486 p.

Lydia von Auw: pasteure, théologienne, historienne, Yens-sur-Morges et Divonne-les-Bains, Cabédita, 2005, 125 p. ill. (coll. Archives vivantes).

C'est dix ans après le décès de Lydia von Auw (1897.1994) que quelques-uns de ses amis se sont regroupés pour rendre hommage à cette personnalité qui, quoique humble et timide, a fait date dans notre canton en devenant la première femme à y exercer le pastorat, tout en restant active dans le domaine de l'histoire franciscaine médiévale qu'elle a marqué de son empreinte. Leur action s'est concrétisée en mai 2005 par la pose d'une plaque commémorative sur sa maison natale par la commune de Morges, puis par la publication en décembre suivant de ce recueil axé sur sa personnalité, son rôle d'historienne et sa pensée théologique.

Le premier pan débute par le discours de l'archiviste lausannois Marcel RUEGG à l'occasion de la pose de la plaque commémorative. Il est suivi par la lettre de Lydia von Auw demandant son admission à la Faculté de théologie libre en 1917 (une première...) et une contribution du professeur Claude BRIDEL présentant sa perception de cette personnalité. Le pasteur Georges KOBI s'attache ensuite au récit de sa vie, ses études, son engagement dans l'Eglise, ses recherches en Italie. Le journaliste Jean-Pierre RICHARDOT conclut en fournissant son témoignage personnel.

La seconde partie évoque sa contribution à l'étude de la spiritualité franciscaine des XIII^e et XIV^e siècles, spécialement ses travaux sur le moine Angelo Clareno (vers 1255-1337) avec

la publication de sa correspondance, en reprenant deux articles du pasteur Robert CENTLIVRES et d'Henry MOTTU, publiés dans le *Protestant* entre 1980 et 1984 et la *Revue de théologie et de philosophie* en 1984, et en y ajoutant le résumé d'un article en italien de Lorenza GIORGI paru dans la même *Revue* en 1981.

Ces auteurs relèvent l'originalité de sa démarche, les difficultés rencontrées par une femme dans un domaine masculin qu'il lui fallait percer, son esprit de service auprès de ses paroissiens, son engagement dans le domaine social, son amitié avec l'abbé Ernesto Buonaiuti qui l'orienta dans sa recherche scientifique et la conduisit à se solidariser avec la résistance antifasciste.

La dernière partie comprend des textes de réflexion théologique de Lydia von Auw, dont quelques-uns ont été publiés. Ils montrent sa foi profonde, son questionnement, son ouverture d'esprit.

Précisons pour terminer que les archives de Lydia von Auw ont été déposées aux Archives de la Ville de Lausanne en 1994 sous la cote P 223.

Pierre-Yves Favez

Daniel BALLY, *Lully et son passé*, Yverdon-les-Bains, chez l'auteur, 2006, 105 p., dactyl., ill.

Par intérêt pour sa commune d'origine et par devoir familial, Daniel Bally s'est lancé dans l'histoire de Lully. En 2003, il a livré les résultats de ses premières recherches dans une première brochure dactylographiée, *Lully dans la presse jusqu'en 1914*. Il récidive en 2006 avec la présente publication qui en annonce une seconde, pour la période couvrant les années 1798 à 1914. L'ancien secrétaire municipal, Henri Solliard, avait publié en 1999 avec l'aide des autorités communales un panorama de l'histoire de Lully au xx^e siècle¹. Avec peu de moyens, beaucoup de patience et d'honnêteté intellectuelle, Daniel Bally a pris le parti de retracer l'histoire de la commune, en suivant l'ordre chronologique et en consignait méticuleusement ses dépouillements des archives; il transcrit intégralement les documents les plus anciens et les plus importants, au besoin il les traduit, il renvoie à un glossaire pour les mots dont la compréhension n'est pas évidente, il recourt à des forces expertes lorsque la langue et la paléographie posent des problèmes. Dans une approche encyclopédique, il passe de la préhistoire au Moyen Age, en relevant les rares témoignages des temps reculés et en recensant scrupuleusement les mentions durant la période savoyarde. La période bernoise lui offre davantage de sources qu'il peut Eorganiser autour de thématiques, relevées par des illustrations appropriées: « Vie de la commune, des communiens et des habitants » (p. 17-44); « Lois du Pays de Vaud sous le régime de LL.EE. de Berne » (p. 44-47); « L'Eglise sous le régime bernois » (p. 47-50); « L'école à l'époque des Bernois » (p. 50-51); « Epidémies et pauvreté » (p.51-52); « La justice et les affaires judiciaires » (p. 53-78); « Lully et la vie militaire » (p. 78-82); « La famille Mayor » (p. 83-88); « Comptes communaux de 1671 à 1797 » (p. 88-95).

Attesté dans les textes dès 1018 comme une possession de l'abbaye de Saint-Maurice dont l'influence s'exercera jusqu'en 1536, le village de Lully s'impose dans l'histoire comme une

1 *Lully: un peu d'histoire, quelques souvenirs*, Lully, Commune de Lully, 160 p.

terre à la croisée de plusieurs pouvoirs et que les Bernois vont marquer de leur empreinte entre 1536 et 1798. Plusieurs annexes sous forme de listes des ecclésiastiques (1416-1811), des gouverneurs (1539 à 1797), des messeillers (1683-1797), d'un tableau statistique des naissances et décès de 1706 à 1797, d'une nomenclature des poids, mesures et monnaies au XVIII^e siècle et d'un lexique enrichissent l'étude de nombreux éléments utiles, en particulier patronymiques (les Bally sont bien représentés dans ces listes). La connaissance de Lully est fortement et richement renouvelée, prise aux meilleures sources, celles des Archives communales de Lully (le premier original conservé dans la commune date de 1551), aux Archives de l'Abbaye de Saint-Maurice, aux Archives cantonales vaudoises, du Valais et de Berne, aux Archives communales de Morges et autres dépôts. Même si les séquences documentaires sont bien signalées, il aurait été judicieux d'en faire une brève présentation, avec mention des inventaires et des cotes utilisés dont la base de données « Inventaire général des archives communales vaudoises avant 1961 » fournit depuis 2003 les principales notices².

L'étude de Daniel Bally (ce n'est pas un mince honneur!) relègue désormais aux oubliettes les 70 lignes du dictionnaire d'Eugène Mottaz, parues en 1921, et qui ont été longtemps les seules références dignes de foi sur les Lullierans.

Gilbert Coutaz

Sylvie BERTI ROSSI, Catherine MAY CASTELLA, *La fouille de Vidy « Chavannes 11 » 1989-1990. Trois siècles d'histoire à Lousonna. Archéologie, architecture et urbanisme, avec les contributions de Pierre ANDRÉ, CAROLINE BRUNETTI, Anika DUVAUCHELLE, Claude OLIVE, Vincent SERNEELS, Lausanne 2005 (Cahiers d'archéologie romande 102, Lousonna 8).*

Voilà une étude menée avec acuité pour un résultat de haute tenue. Si la fouille d'un quartier du bourg antique de *Lousonna* est bien à l'origine de l'ouvrage et tient la première place dans son titre comme dans son contenu, c'est bien plus la réflexion qu'elle suscite que l'on retiendra. De la présentation des 1600 m² dégagés sourd une approche novatrice sur la succession des maisons durant trois siècles d'occupation à l'endroit d'une nécropole préromaine. Au milieu du I^{er} siècle av. J.-C. déjà, un bâtiment en bois s'organise en pièces allongées telles qu'en présentent les édifices militaires ; habitat, grandes salles de marché et d'entrepôt ou portion de fortification, la question est posée. Entre 40 et 20 av. J.-C., un village de structures légères se dessine. Un nouvel urbanisme s'installe véritablement entre 20 et 10 avant notre ère, mettant au point la construction de terre et de bois ordonnée de chaque côté d'une rue droite. L'organisation du quartier se fixe de manière générale et pour trois siècles. Vers 10/20 apr. J.-C., sous l'empereur Tibère, des transformations internes interviennent, jusqu'au passage à la maçonnerie. Le quartier est complètement restructuré sous Claude vers 40/45 apr. J.-C. et au début du règne de Néron vers 55/60 apr. J.-C. Sous ce dernier empereur prend vraisemblablement place une forge dans l'un des bâtiments. Les sols sont rehaussés, une systématique dans l'aménagement des pièces se fait jour. Comme à Avenches, le quartier commence à être

2 <http://www.archives-cantoniales.vd.ch/communes/Accueil.aspx>

maçonné à l'époque de Vespasien, dans les années 70. Le confort est de mise en même temps que l'apparition d'un puits. Une grande cave a pris place en bordure de rue ; de construction très soignée, percée de niches voûtées, elle donne au portique qui la longe l'allure d'une rue de Berne ou de Morat. Cela n'empêche pas la reconstruction de maisons en terre et bois vingt ans plus tard, sous Domitien. Au début du II^e siècle, le réseau hydraulique est amélioré ainsi que la voirie, provoquant le rehaussement général des sols. Des réaménagements s'observent vers 170 apr. J.-C. et au début du III^e siècle. Entre-temps, sous Commode, on assiste à une nouvelle élévation des sols de 20 cm. La molasse est alors largement utilisée. La question de l'abandon du site reste problématique ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est partiellement occupé au IV^e siècle.

Le gros apport de l'étude tient dans la recherche sur les techniques de construction en bois et l'architecture qui en découle. Le bois utilisé est le sapin blanc, l'épicéa et le chêne, celui-ci pour les élévations en particulier. On notera avec intérêt que le hêtre et le châtaignier n'interviennent que plus tard, à la fin du I^{er} siècle apr. J.-C. Terre puis terre et pierres s'intègrent à la constitution des murs jusqu'à ce que la maçonnerie s'étende à tout le secteur dans le dernier tiers du I^{er} siècle apr. J.-C. Le mode de couverture des maisons se révèle aussi, la tuile étant employée à partir du milieu du I^{er} siècle apr. J.-C. pour être généralisée vers 70 apr. J.-C.

Les aménagements intérieurs ont droit à une attention particulière, avec un précieux chapitre sur les nombreux fours ou foyers rencontrés. L'eau, cet élément capital pour la compréhension d'un habitat, est abordée avec le jeu des comparaisons et conduit à ce constat intéressant : les puits ne sont construits qu'au moment de l'extension de l'usage de la maçonnerie.

Pour une compréhension plus aisée de ces chapitres, un tableau simplifié des états de construction du quartier et des changements apportés aux bâtiments eut été fort utile, complétant la figure très parlante de fin de volume (fig. 237) présentant l'évolution des maisons restituées. Le chapitre sur l'architecture des bâtiments est d'ailleurs l'un des points forts de l'ouvrage, nuancé, précisant le propos lancé par les deux auteures en 1992 (« Architecture de terre et de bois à Lousonna-Vidy VD », *Archéologie Suisse* 15, p. 172-179), accompagné d'un dessin en couleur largement diffusé depuis. Il en sort un véritable manuel des systèmes constructifs en bois et de leur restitution architecturale au I^{er} siècle apr. J.-C. Tout en étant conceptuel, la démarche est définie à partir des données archéologiques à disposition, judicieusement synthétisées dans des tableaux. On notera l'élévation des parois qui, dans les années 20-40, sous Tibère, atteignent 3,20-3,25 m et sous Claude, vers 50 apr. J.-C., montent à 5 m de hauteur, sans doute en raison de l'adjonction des portiques, ce qui va conduire aussi à l'affaiblissement de la pente des toits. Relevons aussi l'aménagement d'une hotte de cheminée et de sa sortie faîtière dans le bâtiment où s'installe une forge. La restitution architecturale se révèle être un exercice qui tient compte de tous les indices fournis par la fouille. Accompagnés de dessins de qualité, perspectives et plans d'élévations comme détails de construction invitent à saisir la fascinante complexité de la mise en œuvre de 10 à 16 tonnes de bois pour l'ensemble du quartier.

La synthèse conclusive donne enfin à voir l'évolution du bourg de *Lousonna*, qui avait fait l'objet d'une exposition en 1999 accompagnée uniquement d'un dépliant. On regrettera ici le discours d'initié, qui ne nous indique par exemple pas par un plan la répartition des secteurs de la bourgade. Suite à la première publication du mobilier archéologique de la fouille de Vidy

« Chavannes 11 » par Th. LUGINBÜHL, A. SCHNEITER *et alii* (CAR 74, *Lousonna* 9), des compléments sont ajoutés en fin d'ouvrage sur la métallurgie locale, avec deux petits ateliers spécialisés dans le quartier et leurs outils. La faune de la seconde moitié du 1^{er} siècle apr. J.-C. est aussi traitée de même que la fin de l'Age du Fer, dans un chapitre qui fait le point sur cette période à Lausanne, entre Vidy et La Cité. En ressort l'hypothèse troublante des Romains qui seraient présents directement après la défaite de Bibracte, profitant de l'importance commerciale du lieu.

Le côté austère mais nécessaire d'une publication de fouille est largement dépassé par les chapitres interprétatifs, qui nous font accéder à un espace compris et vécu au 1^{er} siècle apr. J.-C. à *Lousonna*. C'est le quartier du Flon version romaine à Vidy. Ce n'est pas une « modeste pierre à l'édifice de l'architecture provinciale romaine » qui est apportée là, mais un véritable bloc de fondation dont les effets dépassent largement le cadre lausannois.

Michel Fuchs

Cahiers d'histoire du Mouvement ouvrier, n° 22, 2006. Association pour l'étude de l'histoire du mouvement ouvrier, Lausanne, Editions d'en bas, 191 p.

Intitulé « Histoires de travail », ce numéro thématique, préfacé par le professeur Laurent Tissot, comporte trois contributions qui touchent plus précisément le canton de Vaud :

Carine CORNAZ, « Aller à la mine : main-d'œuvre et conditions de travail aux Mines et Salines de Bex dans la première moitié du XIX^e siècle.

Pierre JEANNERET, Le travail paysan dans les Montagnes du Chablais vaudois.

Claude Cantini, Grèves ! [Au sujet des grèves des cheminots de la région du Lavaux entre 1901 et 1905 et celle des mineurs du charbon en 1946].

Daniel CAPT, *Fred*, Vevey, Editions de l'Aire, 180 p.³

Ami et confident de Frédéric (Fred) Reymond (1907-1999), l'auteur fait ici le récit des années de guerre (1939-1945) vécues par cet habitant de la Vallée de Joux hors du commun, employé de la Fabrique des balanciers réunis, connu pendant la guerre comme contrebandier, en réalité engagé dès fin 1940 – il a alors trente-trois ans – par le Service de renseignements de l'Armée suisse, dirigé par le colonel Masson. Bon connaisseur du Risoud, côté suisse comme côté français, grand sportif, Fred est chargé par le SR de mettre sur pied un réseau d'informateurs en France voisine. Il va s'y employer avec brio et bravoure dans les départements du Jura, du Doubs, de la Haute-Saône et au-delà. Ses chefs lui recommandent de soigner sa réputation de contrebandier comme couverture.

Rapidement il réussit à apporter masse de renseignements fiables à ses supérieurs ; il achemine aussi nombre de messages destinés à d'autres contacts dans la France occupée.

³ L'ouvrage est illustré de plusieurs photographies dont malheureusement l'auteur ne donne pas la source.

Lui-même, à titre privé, au travers des contacts qu'il noue en France se charge de faire parvenir en zone occupée des correspondances de familles de la zone libre, souvent à la recherche de parentés disparues. Après les rafles de Juifs de 1942, il aidera une autre Combière, Anne-Marie Piguet, qui s'occupait à Toulouse d'enfants juifs, à organiser une filière d'évacuation.

Daniel Capt, qui avait seize ans en 1940, donne un récit alerte et coloré des activités risquées de Fred en compagnie d'autres Combiers et Combières et des amitiés qu'il lie au-delà du Jura. Il évoque aussi un aspect méconnu de cette époque : l'attitude très rigide des Douanes suisses qui arrêterent d'abord des contacts français de Fred venus lui livrer des renseignements en Suisse, puis Fred lui-même qui fut incarcéré au Sentier sous l'accusation de contrebande organisée. Ce dernier dut payer de sa poche la caution qui permit la libération des Français. Si le supérieur direct de Fred au SR tenta de convaincre les Douanes que cette accusation ne tenait pas la route, la défense de leur agent par les officiers supérieurs du SR fut, selon l'auteur, des plus molles, sinon nulle. Si bien que Fred fut condamné comme contrebandier à payer, toujours de sa poche, une amende de 4'500 francs. Il fit appel, un procès eut lieu avec d'étranges pressions de l'administration fédérale et finalement, la condamnation fut maintenue, mais l'amende réduite de moitié!

Il fallut attendre l'année 1997, avec la remise de la Médaille des Justes par l'Institut commémoratif des martyrs de la Shoah, pour que le rôle réel de Frédéric Reymond soit reconnu publiquement et que sa commune du Chenit lui accorde la bourgeoisie d'honneur.

Ce récit sans véritable prétention historique devrait à mon sens être un appel à une étude plus systématique de l'implication de nombre d'habitants de la Vallée de Joux dans les contacts avec la Résistance et les filières de passage en Suisse. L'auteur cite par exemple le rôle – plus modeste certes – de Jean-François Meylan, dont le Musée historique de Lausanne conserve les cahiers inédits de souvenirs. Une piste à suivre...

Olivier Pavillon

Mikhaïl CHICKINE, *Dans les pas de Byron et de Tolstoï. Du lac Léman à l'Oberland bernois*, Montricher, Ed. Noir sur Blanc, 2005

Etonnant ouvrage que propose ici Mikhaïl Chichkine⁴ ! Mystérieux et pourtant proche, inclassable, mais déroulant des thèmes connus de la littérature de voyage. Chaque fois en effet que l'on pense tenir une étiquette lui convenant, la suite déjoue tout classement. Ce texte est une sorte d'objet littéraire non identifié, proche par certains côtés de l'immense veine des récits de voyage du début du xviii^e siècle, mais que les pages fortement autobiographiques contredisent immédiatement. Serait-ce alors plutôt un essai ? Mais quel type d'essai ? littéraire ? historique ? ethno-comparatiste ? Chichkine nous propose en effet d'accéder, par le sens propre, au sens figuré d'une réflexion en marche. Les idées du marcheur, leur enchaînement, les échos ou les développements qu'elles suscitent nous sont ainsi proposés via le prisme, la compréhension et la culture (fort vaste) de ce « voyageur russe dans les Alpes » (p. 299). Ceci pose le cadre des possibles bien plus que le trajet effectivement réalisé, de Montreux à Grindelwald. Car

4 Première édition en allemand en 2002. Traductrice : Colette Kowalski. Photographe : Yvonne Böhler.

avec Chichkine, c'est bien au-delà des pierres du chemin, de Byron, de Tolstoï, de Tell ou de la démocratie que l'on voyage; c'est dans la confrontation tant historique que littéraire sur les deux cents dernières années de deux cultures et parfois de deux mondes.

Dans une écriture élégante (bien que l'on puisse regretter l'absence d'un système de référencement plus précis), Chichkine met ainsi en mots son projet: « C'est cela qui présente un intérêt particulier: non pas fouiller dans l'œuvre complète, élaborée avec soin, mais regarder par-dessus leur épaule [celle de Byron et de Tolstoï], mettre ses pas dans les leurs, contempler leurs montagnes, trouver à travers des mots et des pierres des points de contact avec eux et avec bien d'autres encore qui, par leurs textes, leur pinceau, leur musique, ont vaincu la mort » (p. 9).

Ariane Devanthéry Jemelin

Antoine CHOLLET, *La Suisse, nation fêlée. Essai sur le nationalisme helvétique*, Sainte-Croix, Les Presses du Belvédère, 2006, 184 p.

Les essais sur le nationalisme suisse font florès. Dernier en date des ouvrages sur le sujet, *La Suisse, nation fêlée* jouit du double mérite de la jeunesse de son auteur et de son impertinence. La jeunesse nous vaut des références puisées dans la production intellectuelle de ces toutes dernières années. Annoncée par le titre, l'impertinence se traduit par une approche iconoclaste d'un sujet rebattu depuis un bon siècle, depuis que le triomphe européen de la forme Etat-nation a contraint historiens et politologues à se pencher sur la nature de l'Etat fabriqué par les radicaux de 1848.

Là où la tradition s'efforce d'expliquer la singularité suisse par le *Sonderfall*, Antoine Chollet s'applique dès les premières pages de son essai à mettre sans barguigner le doigt sur les défauts de la cuirasse, à en désigner la fêlure originelle, le défaut de construction. Rappelant les plus marquantes parmi les interprétations, il montre comment l'Etat suisse ne correspond à aucun des critères de base de l'Etat-nation. Son territoire n'est pas homogène ni enserré dans des frontières naturelles, son histoire est contradictoire et fragmentée, l'histoire des uns n'étant pas celle des autres. Quant au peuple, la difficulté de cerner une identité nationale dans le magma des régionalismes, des langues et des confessions dit assez qu'il ne trouve son unité que dans la confrontation avec l'étranger que cela soit à l'intérieur ou à l'extérieur des frontières.

L'auteur ne manque pas d'égratigner au passage quelques idées faussement reçues comme la pauvreté du pays terre de montagne, son absence de richesses naturelles, ou ses dispositions pour l'autarcie, avant d'aborder le noyau de sa démonstration: les mythes fondateurs, la prétendue continuité du système, la valeur exemplaire de sa démocratie.

Dans une conclusion qui mériterait d'être développée, il esquisse quelques pistes de réflexion qui, partant de cette fêlure mais en la positivant, pourraient faire du pays une démocratie originale fondée sur l'autonomie de citoyens capables de valoriser des opinions dissensuelles pour créer la société multiple et diverse de demain. Vaste programme.

Gérard Delaloye

Gilbert Coutaz, *Histoire de l'administration cantonale vaudoise: pouvoir exécutif et administratif 1886-1970*, Chavannes-près-Renens, Archives cantonales vaudoises, 2006, 113 p.

Cette étude fait suite à une première intitulée « Le pouvoir exécutif et administratif dans les Constitutions vaudoises (1803-1885) », paru dans le volume n° 123 de la Bibliothèque historique vaudoise (*Les Constitutions vaudoises 1803-2003. Miroir des idées politiques*).

Précise et riche de données, comme tout ce qui sort de la plume du directeur des Archives cantonales vaudoises, elle constitue une étape importante vers une histoire globale de l'administration vaudoise. Après avoir dégagé les constantes de la période 1886 à 1970 et énuméré les indicateurs de l'évolution, Gilbert Coutaz se penche sur l'explosion du budget cantonal au cours de cette période. Au cœur de sa description de l'organisation générale de l'administration, il place ce qu'il appelle « le monument législatif » qu'est la Loi sur le statut général des fonctions publiques cantonales de 1947. Une analyse particulière est faite des conséquences de deux motions relatives à l'organisation de l'Etat, celle de Maurice Baudat (1941) et celle d'Arthur Burki (1947).

Ces deux contributions de Gilbert Coutaz permettent non seulement de connaître avec précision l'histoire de l'administration cantonale; elles reflètent aussi la conception moderne de l'archivage selon laquelle « l'identification de l'organisme producteur d'archives fonde toute l'approche archivistique ».

Olivier Pavillon

Raymond DUROUS, *Victor le conquérant*, Vevey, L'Aire, 2005, 334 p.

Ce livre est d'abord une chronique familiale, centrée sur la figure d'un père aimé et admiré. Un témoignage de respect envers un homme qui, par son courage, par son aptitude à surmonter les épreuves d'une enfance douloureuse puis d'une vie dure d'ouvrier, par son intégration réussie (n'impliquant toutefois aucun reniement de ses origines valdotaines) dans une Suisse fortement imprégnée de xénophobie anti-italienne, par son goût de la vie s'exprimant notamment dans sa passion pour le sport, par son appétit intellectuel d'autodidacte et son souci d'assurer à ses enfants une formation scolaire de qualité, enfin et surtout par sa dignité qui faisait taire aussitôt quolibets et propos méprisants, reste un modèle pour l'auteur. On ne s'étonnera donc pas que ce dernier se soit engagé à son tour dans de multiples lunes citoyennes et dans le combat contre toutes les formes d'exclusion et de racisme.

C'est aussi une fresque sociale - sans misérabilisme cependant - qui dépeint l'immense pauvreté de l'Italie rurale du dernier quart du XIX^e siècle contrainte à l'émigration, l'exploitation des enfants dans les domaines agricoles de notables vaudois, ou encore les conditions de vie de la classe ouvrière dans une Suisse romande frappée par la crise. C'est enfin le récit d'une prise de conscience politique qui, en partie sous l'influence de l'anarchiste genevois Lucien Tronchet, conduit Victor Durous aux franges du socialisme.

La saveur du livre provient du fait que le récit, vivant et bien enlevé, ne se cantonne pas dans les considérations abstraites, mais s'incarne dans des êtres de chair et de sentiment (en priorité parents et amis, mais aussi hommes politiques comme Léon Nicole ou Paul Golay, ou

encore figures pittoresques de la vie locale), dans des espaces historiquement situés (ainsi le bon tableau de Lausanne pendant la Mob), et dans les gestes du quotidien : on relèvera l'importance accordée à la confection et à la consommation des nourritures, porteuses de culture et actes de sociabilité (fabrication familiale des spaghettis, séchage des haricots, agapes valdotaines) qui confèrent à l'ouvrage une dimension quasi ethnographique.

«Je me souviens, avec tendresse et nostalgie...» écrit l'auteur. Mais plus qu'une quête proustienne du temps perdu, son récit attachant se veut «devoir de mémoire» envers tous les émigrés et déracinés. La saga familiale est donc une ouverture à l'universel.

Pierre Jeanneret

L'Encyclopédie d'Yverdon et sa résonance européenne: contextes, contenus, continuités, recueil de travaux édité par Jean-Daniel CANDAU, Alain CERNUSCHI, Clorinda DONATO et Jens HÄSELER, Genève, Slatkine, 2005, 504 p. (*Travaux sur la Suisse des Lumières*, vol. 7)

Il faut savoir gré à la Fondation De Félice et à son Comité scientifique d'avoir su insuffler une dynamique nouvelle aux recherches consacrées aux Lumières suisses en suscitant une réflexion approfondie sur l'*Encyclopédie d'Yverdon* auprès des dix-huitiémistes, tant indigènes qu'étrangers. Ce mouvement vivifiant s'est concrétisé de diverses manières. La plus visible a consisté en l'édition d'une version électronique de l'*Encyclopédie*, publiée conjointement par les Editions Champion et la Fondation De Félice, réalisation qui, tant du point de vue des solutions techniques retenues que des possibilités de recherche offertes, constitue pour les chercheurs un outil de travail de premier ordre. L'aventure de l'*Encyclopédie* électronique (Robert Darnton me pardonnera ce clin d'œil!) n'est cependant que le dernier acte de la pièce qui s'est jouée, deux colloques internationaux, organisés l'un à Paris en avril 2000 («Le pluralisme confessionnel de l'*Encyclopédie* d'Yverdon»), l'autre à Potsdam en septembre 2001 («Une encyclopédie à vocation européenne») ayant précédé. Les communications présentées lors de ces deux colloques forment l'essentiel du volume sous revue. Renonçant à présenter les contributions des différents colloques dans leur ordre «historique», les éditeurs ont fourni un remarquable effort de problématisation en organisant le corpus global selon trois grandes thématiques : «Horizons d'attente et modèles», «La refonte d'Yverdon : choix, procédés, contenus», enfin «Réception, prolongements, métamorphoses».

Plus qu'un simple recueil d'actes, tenant plus du livre fait «de pièces et de morceaux», dont la lecture peut s'avérer ardue, le présent volume propose donc, et il faut en féliciter les éditeurs, un cheminement «accompagné», les enjeux de chacun des thèmes faisant l'objet de courtes et éclairantes mises en perspectives introductives. Au final le tableau qui nous est brossé embrasse tant les sources d'inspiration de De Félice, l'orientation philosophique de son projet et les rapports que le maître d'œuvre a entretenus avec les nombreux collaborateurs recrutés, que la réception de l'*Encyclopédie* d'Yverdon par le public et ses recyclages ultérieurs.

Un compte-rendu détaillé de chacune des vingt contributions n'étant pas envisageable, nous avons opté pour une présentation synthétique des trois parties dont l'ouvrage est constitué.

Horizons d'attente et modèles

Après la très éclairante mise en perspective de Marie Leca-Tsiomi sur l'évolution du contenu des dictionnaires (de Furetière aux Encyclopédistes) et le contexte de rivalité confessionnelle qui préside à la révolution épistémologique que cette évolution induit, plusieurs contributions (André Bandelier, Christian Sester, Jens Häselser) s'attachent à mieux cerner le rôle joué par Jean-Henri-Samuel Formey dans le développement d'une vision réformée de l'encyclopédisme en Suisse offrant une alternative au déisme et aux matérialisme qui sous-tend le projet parisien. Clorinda Donato brosse le portrait du premier De Félice, avant sa venue en Suisse, présentant sa conversion à la foi réformée comme une conséquence logique de ses choix intellectuels et mettant en évidence l'importance dans son parcours des milieux éclairés fréquentés en Italie.

La refonte d'Yverdon, choix, procédés, contenus

Pièce maîtresse du recueil, ce chapitre regroupe onze contributions dont plusieurs tentent de situer les contenus de l'*Encyclopédie* d'Yverdon par rapport à l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, notamment ses « contenus retravaillés » (c'est-à-dire se démarquant de ceux publiés à Paris). Les questions religieuses, la vision philosophique, les discussions sur le droit naturel ou sur l'économie politique, emblématiques du débat intellectuel dans l'Europe des Lumières, sont tour à tour abordés et contextualisés. En émerge une vision qui met en évidence les implications du prédicat chrétien dans l'œuvre de De Félice et de ses collaborateurs, tant pour ce qui touche les articles relatifs à la religion (Christian et Sylviane Albertan), que pour les sujets liés à la philosophie (Sébastien Charles) ou encore au droit naturel (Simone Zurbuchen). Cette exigence chrétienne s'illustre parfaitement dans les modifications apportées par De Félice au schéma général représentant le système des connaissances, véritable programme de l'ouvrage : la religion y est placée au cœur de la connaissance, et non pas, comme dans l'*Encyclopédie* parisienne, reléguée en marge de la philosophie, en compagnie de la magie ou de la superstition (Alain Cernuschi).

Ce chapitre important et complété par des approches plus ponctuelles, sur la place de la Suisse dans l'*Encyclopédie* d'Yverdon (Jean-Daniel Candaux), sur les articles relatifs à la Pologne, rédigés à la faveur d'informations inédites par Elie Bertrand, conseiller du roi Stanislas Auguste Poniatowski et précepteur des princes Mniszech (Marek Bratun), sur la réactualisation, dans les *Suppléments*, des articles relatifs aux colonies à la lumière de publications récentes (Raynal, Robertson) et des grands voyages qui marquent la seconde moitié du XVIII^e siècle (Hans-Jürgen Lüsebrink), ou encore sur le traitement des articles classés en économie politique, qui dénote une approche essentiellement physiocratique de la discipline (Kathleen Doig).

Quelques contributions, enfin, entrent plus directement dans le laboratoire de l'éditeur d'Yverdon, tentant de percer ses stratégies rédactionnelles (Alain Cernuschi) ou de mieux comprendre comment les problèmes relatifs à l'actualisation et la production des planches gravées ont été résolus (Madeleine Pinault-Sørensen).

Réception, prolongements, métamorphoses

Dans cette troisième section, la moins étoffée, Martin Fontius montre à partir des comptes-rendus parus dans les *Göttingischen Gelehrten Anzeigen*, combien Albert de Haller, qui a

rapidement pris ses distances par rapport à l'*Encyclopédie* d'Yverdon, n'en reste pas moins vivement concerné par l'entreprise, dont il analyse les forces et les faiblesses avec une clairvoyance remarquable. Deux autres contributions évoquent, l'une (Hans Joachim Kertscher) une entreprise allemande de type encyclopédique, la *Compendiöse Bibliothek der gemeinnützigsten Kenntnisse für alle Stände* (Halle, 1789 -1798), l'autre (Jacques Proust) le recyclage étonnant de certains des contenus yverdonnois dans la traduction japonaise du *Dictionnaire économique* de Chomel, rédigée à Edo entre 1811 et 1846, mais publiée seulement en 1937.

Complété par un riche bilan en forme d'ouverture vers de nouveaux chantiers, le volume présente un intérêt majeurs non seulement pour tous ceux qu'intéressent les débats d'idées chers au siècle des Lumières, et plus particulièrement des Lumières helvétiques, mais aussi ceux qui souhaitent mieux comprendre comment la vogue des dictionnaires encyclopédiques à cette époque, phénomène qui participe d'un mouvement plus général de diffusion et de vulgarisation des connaissances. Tout au plus peut-on regretter que les aspects purement techniques (fabrication) et commerciaux (stratégies éditoriales, alliances, conflits, etc.), ainsi que la problématique de la réception de l'*Encyclopédie* d'Yverdon, soient trop peu abordés en comparaison avec la richesse des analyses de contenu.

Silvio Corsini

Lise FAVRE, *De la plume d'oie à l'ordinateur: une brève histoire du notariat vaudois*, dans *Mélanges*, publiés par l'Association des notaires vaudois sous la direction de François BIANCHI à l'occasion de son centenaire, Genève, Zurich, Bâle, Schulthess Médias juridiques SA, 2005, p. 21-39.

Le centenaire de l'Association des Notaires vaudois, autant que la mise en vigueur de la nouvelle loi sur le notariat de 2004 ont suscité l'édition de ce volume commémoratif, pour l'essentiel consacré aux problèmes actuels et à venir du notariat. Cependant, dans une brève partie historique, Lise Favre donne un très utile survol de l'histoire de cette profession dans le canton, bien que, comme elle le précise, elle ait dû renoncer à consulter les archives notariales conservées aux ACV, qui auraient pu peut-être éclairer d'un jour nouveau l'histoire médiévale des tabellions.

Elle montre que durant le Moyen Age (première mention d'un notaire en 1286, à Lausanne) et l'époque bernoise, la profession ne fait que peu à peu l'objet d'un contrôle suivi par les autorités et d'une véritable formation, à tel point qu'à deux reprises, il a fallu sévir contre la pullulation des notaires et la piètre qualité de leurs services: en 1343, révocation générale des notaires jurés du diocèse de Lausanne soumis à examen et en 1778 la « réformation » du nombre de notaires et leur soumission à des règles d'apprentissage plus stricts. A Lausanne, le nombre des notaires sera alors réduit de 108 à 38!

Elle montre aussi que certaines règles anciennes ont perduré jusqu'à notre époque: ainsi, les « Loix et Statuts » de 1616 « interdisent aux notaires de recevoir des actes emportant lauds (nos modernes droits de mutation) hors du baillage pour lequel ils avaient reçu leur patente » (p. 26). C'est l'origine, dit-elle du « cantonnement » qui a subsisté jusqu'à la loi de 2004.

Chemin faisant, elle analyse les principales lois relatives au notariat: l'Ordonnance souveraine du 13 mai 1356 qui, entre autres, organise la profession sous le régime bernois, les

« Loix et statuts » déjà mentionnés, la loi sur le notariat du nouveau canton de Vaud du 23 juin 1803; celle du 29 décembre 1836 qui organise le notariat selon des critères modernes et va rester grosso modo en vigueur jusqu'à la nouvelle loi de 1921.

Précédemment, en 1905, l'entrée en vigueur du nouveau Code civil suisse avait menacé les prérogatives cantonales en matière de désignation des officiers civils et les notaires se regroupèrent alors en « Association des Notaires vaudois » pour faire pression avec succès au niveau fédéral. Les principales avancées des deux lois qui se succèdent en 1921 et en 1956 portent sur la formation, qui devient de type universitaire, sur la garantie qui couvre la responsabilité du notaire, sur la surveillance de la profession et enfin, en 1956, sur l'ouverture de la profession aux femmes (il faudra néanmoins attendre 1985 pour la première patente notariale accordée à une femme).

Quant à la nouvelle loi de 2004, analysée ailleurs dans le volume, elle supprime donc, entre autres modifications, le fameux « cantonnement », ouvrant ainsi la porte à une possible concentration du notariat au sein de quelques grands cabinets, comme cela s'est déroulé pour la profession d'avocat dans les dernières décennies.

Olivier Pavillon

Laurent FLUTSCH, *L'époque romaine ou la Méditerranée au nord des Alpes*, Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005 (Le savoir suisse 26).

Tout est dit dans le titre: l'approche et le ton particulier de Laurent Flutsch transparaissent par la simple mention de la Méditerranée comme métaphore des Romains en Suisse, destinée à décontenancer le lecteur, à l'interpeller. Se fait aussi jour immédiatement la volonté de l'auteur de placer l'Antiquité en constant miroir de notre contemporanéité, un principe qu'affectionnent non seulement les guides – que leur site soit prestigieux ou limité à de rares vestiges, mais aussi les archéologues eux-mêmes. Ils sont pourtant bien conscients que la comparaison a des limites et qu'il est hasardeux de proposer des solutions, alors que l'on sait pertinemment qu'il faudrait plus de temps pour interpréter telle fouille ou tel objet. Au sous-titre font écho les différents entêtes de chapitres: l'histoire piégée, des Helvètes impliqués, une « Suisse » multiculturelle, 368 000 demandeurs d'asile, naturalisation automatique, le paganisme romain est interdit, la globalisation économique, la société des loisirs, une parenthèse jamais fermée... De lecture agréable, donnant l'envie de découvrir les aspects soulignés par l'auteur, le « que sais-je » romand sur les Romains est le résumé de l'ouvrage édité par la Société suisse de préhistoire et d'archéologie, *La Suisse du Paléolithique à l'aube du Moyen-Age, SPM V. Epoque romaine*, Bâle 2002. C'est une présentation synthétique du savoir actuel sur la question qui a le mérite de profiter autant des dernières découvertes que d'une écriture alerte. La vision d'un archéologue du début du XXI^e siècle est ainsi clairement avancée, avec sa part de doute et de forte individualité. Elle entraîne parfois des partis pris dont on se permettra de douter, comme la notion qui sous-tend l'ensemble de l'ouvrage, celle de parenthèse romaine en Suisse, même ouverte, elle qui « transforma durablement l'agriculture de nos contrées » (p. 90), dont la culture « a profondément imprégné le cadre et le mode de vie, avec des effets qui souvent se prolongent aujourd'hui » (p. 95). Taxer les textes antiques de biaisés, manichéens et colonialistes tient plus de la provocation contem-

poraine que de ce que l'on sait de la mentalité antique (p. 13) de même que de faire comprendre César par Bush junior (p. 33) ou de traduire Auguste devant le Tribunal pénal international (p. 38), tout autant que de dire du territoire suisse qu'il était «(comme aujourd'hui) géographiquement au milieu de tout, politiquement en dehors de tout». Autre tendance qu'il serait bon de nuancer: le tout à l'économique. Quelques imprécisions et de franches prises de positions pour une histoire romaine en Suisse décapante, débouchant sur un métissage fécond.

Michel Fuchs

Monique FONTANNAZ, *La ville de Moudon*, Berne, Société d'histoire de l'art en Suisse, 2006, 575 p., 459 figures

La consultation de la table des matières de l'ouvrage montre d'emblée l'extraordinaire densité de la publication éditée par la Société d'histoire de l'art en Suisse. Le patrimoine de Moudon, à l'instar d'une photographie qui se révèle peu à peu dans la chambre noire, prend, à la lecture du livre, une extraordinaire consistance. Des plus grandes structures urbaines aux détails de ferronnerie ou de boiseries, Monique Fontannaz nous fait découvrir le résultat captivant de ses patientes recherches. L'exploitation approfondie des sources d'archives, textuelles et iconographiques, l'enquête détaillée sur le terrain, enrichie par la collaboration avec différentes disciplines liées au patrimoine, ont permis à l'auteur d'analyser, de comprendre et de nous transmettre non seulement l'histoire des châteaux, maisons et différents édifices de la ville, mais aussi celle des artisans, maîtres d'œuvre, commanditaires des constructions, témoignages prestigieux, ou modestes, qui, additionnés, forment la substance même de la vie de la ville.

Le livre débute par la présentation du vaste matériel archivistique et iconographique récolté pour l'étude. Un aperçu historique fait le point sur l'histoire de Moudon, et ses diverses interprétations. La ville, au nom d'origine celte, occupée par un *vicus* à l'époque romaine, puis marquée par la domination de l'évêque durant le Haut Moyen Age, vécut l'époque troublée des XI^e et XII^e siècles, jalonnée de conflits entre divers seigneurs et les évêques de Lausanne. L'époque savoyarde, elle aussi marquée par de nombreuses rivalités, fit de Moudon le centre administratif et juridique du bailliage de Vaud. Trois siècles de paix caractérisent la gestion prudente des ressources de l'administration bernoise, le riche patrimoine du XVIII^e siècle témoignant du développement de la bourgeoisie et de familles fortunées. Quelques rares industries dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, puis une reprise de la construction vers 1900 laissent des témoignages intéressants.

En toute logique, mais en toute complexité aussi, l'analyse du patrimoine bâti débute avec le développement urbain particulièrement compliqué à Moudon. On ne peut qu'admirer la clarté de la présentation de ces structures urbaines et les résultats obtenus par l'analyse. La confrontation des données historiques et archéologiques, avec le plan cadastral de 1809, en lien aussi avec celui de 1987, montre, à l'évidence tout ce qu'une ville peut conserver d'un état médiéval au niveau du plan. Les différents quartiers – le Château (XII^e), le Bourg (début XIII^e), Rotto-Borgeau (avant 1258), Plans – Borgeaux (avant 1258 et peut-être avant 1233), La Bâtie ou Villeneuve (vers 1260) et Mauborget (début du XIV^e) sont étudiés dans leur lente évolution, y compris avec leurs édifices disparus comme par exemple l'église Notre-Dame dans celui du Château. Les fortifications et les six enceintes de la

ville sont ensuite décrites avec leurs portes et poternes. Ville en dialogue avec l'eau, Moudon recèle de nombreux ponts et d'intéressantes fontaines dont deux conservent des statues du XVI^e siècle. L'église Saint-Etienne, fleuron de l'architecture gothique, marquée par les relations qui existaient alors entre le pays de Vaud savoyard et l'Angleterre, débute le chapitre des édifices religieux et hospitaliers, suivi des édifices publics et semi-publics. On y suit ainsi, pas à pas, les transformations de la maison de ville, que des photographies prises avant 1926 montrent encore dans un état du gothique tardif. Les édifices commerciaux, la grenette, les greniers, les moulins, les magasins, la poste, la gare, puis les écoles, sans oublier les fermes communales, ou les édifices plus singuliers comme les prisons, le gibet, le pilori, et bien d'autres encore, font l'objet d'études systématiques. On découvre même, au détour d'une page la photographie de l'ancien *papegay*, objet servant de cible pour le tirage, étonnamment conservé. De nombreuses maisons seigneuriales et leurs riches aménagements intérieurs témoignent de l'architecture privée. L'étude du château de Rochefort par exemple, aujourd'hui musée du Vieux-Moudon, a révélé la présence de portiques à arcades du XIII^e ou XIV^e siècle, comme dans bon nombre de maisons de la rue du Château. La maison Loys de Villardin ou la maison de Forel constitue un précieux exemple du XVII^e siècle agrémenté de beaux décors intérieurs. Les maisons bourgeoises possèdent aussi de grandes qualités que Monique Fontannaz met en évidence, nous faisant découvrir un patrimoine d'une richesse insoupçonnée. Boiseries, fourneaux en catelles, plafonds et dessus de porte peints, cheminées et parquets sont conservés derrière de belles façades bien ordonnées, ornées de fenêtres à chambranles moulurés ou sculptés. L'étude se termine par la présentation de quelques maisons de campagne. A la fin de l'ouvrage, un survol typologique et artistique résume la valeur artistique de cette ville mise en lumière tout au long de ces pages passionnantes.

Brigitte Pradervand

Daniel GIRARDIN, *Précepteur des Romanov. Le destin russe de Pierre Gilliard*, Arles, Actes Sud, 2006, 159 p. avec de nombreuses photographies (coll. Archives privées).

Le Vaudois Pierre Gilliard (1879-1962) est bien connu pour son rôle de précepteur des enfants du dernier tsar. On connaît son témoignage publié en 1921 : *Le tragique destin de Nicolas II et de sa famille* (Paris, Payot), ainsi que *La fausse Anastasie*, publié en 1929 en collaboration avec Constantin SAVITCH (Paris, Payot).

Le mérite de ce récit historique écrit de manière alerte par Daniel Girardin est de braquer davantage le projecteur sur Pierre Gilliard lui-même grâce aux renseignements et citations puisés dans ses journaux personnels que conserve la BCUd et dans sa correspondance avec sa famille, correspondance encore en mains privées. L'autre mérite – de taille – est la publication d'un important choix des photographies faites par Gilliard entre 1905 et 1919 au cours de son séjour à la cour impériale, photographies actuellement conservées par le Musée de l'Elysée à Lausanne.

On découvre ainsi l'extraordinaire odyssée de cet homme et de ses archives pour échapper au chaos de la révolution russe et de la contre-révolution dans l'Oural et en Sibérie ainsi que la quotidienneté de son travail d'éducateur et de pédagogue, une tâche qu'il semble avoir accompli avec excellence et qui l'amena à nouer des liens affectifs forts avec les enfants du couple impérial. Des liens si puissants qu'il n'hésita pas à se constituer prisonnier volontaire

dès mars 1917 pour suivre ses protégés dans leur triste odyssee, à Tsarkoië-Selo d'abord, à Tobolsk ensuite (mais il sera séparé d'eux, à Tioumen, au moment de leur départ vers leur lieu d'incarcération final et de leur exécution, à Ekaterinenbourg).

Cet homme, qui montre ainsi sa fidélité et sa bravoure, et qui fut, on le sent, profondément et douloureusement marqué par ce qu'il vit et vécut alors, sait cependant conserver, dans ses notes au jour le jour et dans ses lettres, une distance qui lui permet de cerner toutes les faiblesses du tsar et de son entourage, tous les défauts et les blocages d'un régime qui n'a pas su s'adapter.

Ce n'est pas le moindre mérite de ce récit que de faire revivre les événements au travers de ce témoignage vécu, d'une grande force et d'une grande pertinence.

✎ Olivier Pavillon

Henri GRAND, Jacques GRAND et Philippe GRAND, *Les Grand; une origine, un nom, une famille*, Lonay et Pully, les auteurs, 2005, 313 p., ill.

S'attachant à la présentation des descendants de Jean-David Grand d'Ecoteaux (1760-1847), devenu bourgeois de Vevey en 1816, cet ouvrage édité hors commerce, d'une facture attrayante, est avant tout une chronique familiale, résultat d'une quête de six ans et portant essentiellement sur les XIX^e et XX^e siècles. De nombreuses biographies, souvent détaillées et émaillées d'anecdotes parfois savoureuses, permettent de suivre dans le détail la destinée des différents rameaux, la plume étant tantôt laissée à l'un de leurs représentants, tantôt à l'«historienne» de la famille, Fanny Grand (1868-1961), enseignante à l'Ecole normale de Lausanne. Se succèdent ainsi des portraits de personnes vouées à l'agriculture, à l'enseignement, au pastorat, à la mission, à l'industrie, à la recherche, aux voyages à travers le monde, agrémentés d'une iconographie très riche et variée comprenant entre autres la reproduction de nombreux documents, dont le livre de mémoire de Jean-David Grand, extrait de la Bible de famille, et le compte-rendu par la presse du procès de l'objecteur de conscience Marcel Grand en 1922.

Les textes simples et sans prétention présentent l'évolution d'une famille dont plusieurs membres ont été fortement marqués par les mouvements issus du Réveil, particulièrement l'Eglise libre, sans négliger les familles alliées dont quelques-unes sont présentées de manière plus ou moins détaillée – Frenel de Vevey, Chollet de La Rogivue, Guex de La Chaux et Vully de Grancy. De nombreux tableaux généalogiques permettent de visualiser les liens. La mise en page aérée et originale (voir les bas de page) facilite la consultation de l'ouvrage.

Pierre-Yves Favez

Anne HOCHULI-GYSEL, Virginie BRODARD, *Marc Aurèle. L'incroyable découverte du buste en or à Avenches*, Avenches, Association Pro Aventico, 2006 (Documents du Musée romain d'Avenches 12)

L'exposition-phare du Musée romain d'Avenches pour 2006 portait sur un objet emblématique de la capitale des Helvètes: le buste en or de Marc Aurèle découvert en 1939, quasi sous les yeux du Général Guisan. C'est le sensationnalisme de la trouvaille qui a servi de fil rouge

aussi bien à la présentation du portrait au dernier étage surchauffé de la tour du musée qu'au catalogue qui témoigne de l'événement. Passons sur une conception muséographique lourde qui ne rendait qu'un piètre hommage à la sobriété de l'or impérial, salle tendue de tissus rouges censés évoquer la pourpre, ouverte sur des coffres-forts attestant, s'il en était besoin, la cherté de l'objet, passant par des textes microscopiques pour apporter quelques compléments d'information. Prétendant enfin répondre aux nombreux problèmes posés par une telle découverte, le catalogue n'offre finalement qu'une longue suite de questions dans un français approximatif, le tout souligné de points d'exclamation habilités à justifier l'incroyable, au point que les cheveux finissent par avoir un rendement plutôt qu'un rendu. La qualité de l'illustration, souvent excellente, est malheureusement ternie par des photos floues. De même, des imprécisions sinon des fautes sont à signaler dans maints endroits du texte, à commencer par une très belle photo du sanctuaire du Cigognier non pas de 1920 mais de 1896.

Axer le discours sur l'exceptionnel conduit à des approximations qui ne font pas sens, comme le fait de dire que l'or du buste vaudrait moins que fr. 40 000.- actuellement, qu'il ne vaut donc pas la peine d'être volé, qu'il pourrait s'agir d'un faux, d'une fraude historique, d'un objet qui n'est pas romain. Des hypothèses sont avancées sans que soit mis à disposition un appareil critique permettant de les soutenir. Construit en chapitres bien illustrés, de la découverte à la comparaison avec des bustes en or et en argent connus de l'Antiquité, le catalogue mise sur la petite histoire et les anecdotes entourant la grandiose apparition. On nous fait donc voir l'acte notarié de la « découverte extraordinaire » du 19 avril 1939. Retenons les remous créés par un tel objet, qui va jusqu'à faire parler de lui dans le *New York Times* de l'époque, le vol d'une copie en 1940, l'avis des témoins d'alors vivant encore aujourd'hui. La tentation d'en faire une esquisse de suspense n'a toutefois que peu d'effet. La véritable nouveauté par rapport aux anciennes présentations tient dans la présentation des questions liées à la copie du buste et à son analyse, copies d'abord en plâtre puis en résine avant la galvanoplastie de 1992 et de 2003.

Quant aux différents doutes exprimés sur l'authenticité du buste, on aurait aimé en connaître les auteurs. Malgré les précautions d'usage (p. 57), certains raccourcis n'ont pu être évités, comme celui de décrire la Gorgone romaine tirant la langue alors qu'elle ne le fait plus depuis l'époque hellénistique. Par contre, on soulignera l'heureuse présentation des portraits statuariers et monétaires permettant d'identifier le personnage. Cela n'empêche toutefois pas les auteurs de produire une lecture dirigée du visage impérial, parlant de son air grave, de son expression de penseur. Il est vrai que la question de son identification est très discutée. Il fut d'abord considéré comme étant l'empereur Antonin le Pieux, puis Marc Aurèle s'est imposé grâce à Paul Schazmann dès 1940. L'attribution a été à juste titre remise en cause en fonction du traitement des cheveux du buste. Le nom de Julien l'Apostat a été évoqué. Trop rapidement, les auteurs balaient l'interprétation sous prétexte de l'autorité de Hans Jucker, qui par ailleurs reste nuancé dans un article qui a fait date en 1981, « Marc Aurel bleibt Marc Aurel ». Il n'en demeure pas moins que le traitement de la chevelure de notre personnage ne correspond à aucun des portraits connus de Marc Aurèle, toujours fièrement bouclé. Prétendre qu'un nouveau visage aurait été greffé sur un ancien daté du I^{er} siècle apr. J.-C. ne résout rien et ne peut être prouvé; c'est de plus faire fi de la technique du repoussé qui ne permet guère de tels réaménagements!

Partant toujours de présupposés, les auteurs admettent une datation du buste entre 176 et 180 apr. J.-C., suivant le dernier type attesté de l'empereur philosophe. Il s'ensuit une illus-

tration qui constitue une pure aberration dans le contexte antique : la vision d'un buste en or peint, le visage de l'homme d'âge mûr devenant, pour correspondre à la réalité du type retenu, celui d'un vieillard à la barbe et aux cheveux gris, son teint adoptant la peau claire réservée aux femmes dans l'Antiquité, tous les éléments non métalliques de la cuirasse étant traités en couleur alors que la cuirasse elle-même conserve la teinte de l'or. Si une telle tentative se veut explicative, pourquoi pas, mais alors il serait bon de le signaler clairement. Pour le Romain comme pour les analystes modernes qui ont mis en évidence la peinture sur statues en pierre et en bronze, l'or n'a jamais été peint, au contraire. L'or doit se voir comme la parure la plus noble qui soit pour saluer les activités liées à une haute fonction sous l'Empire ; les bronzes étaient précisément dorés pour les rendre plus précieux (R. WÜNSCHE, *Zur Farbigkeit des münchener Bronzekopfes mit der Siegerbinde*, dans *Bunte Götter, Die Farbigkeit antiker Skulptur*, Catalogue d'exposition, Basel 2005, p. 145-159 ; Th. PEKARY, *Goldene Statuen der Kaiserzeit*, MDAI (R) 75, 1968, p. 144-148). Le choix même de l'or ni le port de la cuirasse n'obligent à chercher une première fonction d'*imago* militaire, d'enseigne à notre buste. Avancée prudemment en début de catalogue, cette interprétation est finalement affirmée comme la seule possible (p. 75). Si le port de la cuirasse renvoie certes à un usage militaire, sa fonction est liée au triomphe, à la marque de la victoire qui assoit l'autorité de l'empereur dans sa Capitale. Que faire sinon de tant de statues cuirassées dans les maisons privées et les palais, à commencer par le célèbre Auguste de Prima Porta ? Réfuter une date postérieure au règne de Marc Aurèle pour la confection du buste en arguant du fait que son fils et successeur Commode aurait refusé de voir l'image de son père portée par des légionnaires, tient de la méconnaissance de la recherche de légitimité impériale et d'assurances données à la succession de Marc Aurèle par Commode dès son accession à la tête de l'Empire, lui qui reprend le nom de *Pius* en 183 apr. J.-C. pour se rapprocher des divins membres de la dynastie.

Tentant d'écartier toute empreinte régionale sur l'œuvre, les auteurs procèdent encore par questions impliquant une réponse confirmant leur propre vision. Allant jusqu'à traiter d'argumentation trop rapide et dépourvue de prudence ce que Hans Jucker lui-même avançait comme possible, A. Hochuli-Gysel et V. Brodard rejettent d'un revers de main hâtif une proposition lancée en toute prudence dans un article bref dont le but n'était pas de parler du buste de Marc Aurèle, soit la possibilité d'un traitement régional sinon local de la chevelure de l'empereur, l'éventualité de l'intervention d'un orfèvre connu par une inscription à Avenches. Sous-entendre la légèreté du propos et son manque de sérieux sans lui appliquer une véritable contre-analyse relève du procès d'intention.

A force de questions auxquelles on ne peut que répondre par l'affirmative, on en vient à lire de manière évidente toutes les sentences sublimes de l'empereur philosophe sur le front court du portrait avenchois. Reste que le chapitre sur Marc Aurèle est une bonne synthèse de ce que l'on sait aujourd'hui à son sujet. Quant à la fonction du buste, l'idée d'en faire une enseigne militaire repose essentiellement sur un article de Lee Ann Riccardi (*Antike Kunst* 45, 2002, p. 86-99) « soigneusement documenté et fort bien argumenté ». Comment suivre L. A. Riccardi lorsqu'elle considère Avenches comme une ville à caractère militaire ? Toutes les études montrent à ce jour que ce n'est pas du tout dans ce sens unique qu'il faut s'engager. Avec une telle hypothèse de départ, l'argumentation ne peut être que faussée. C'est oublier surtout l'existence d'enseignes sommées de bustes sur une peinture d'Ostie conservée au

Vatican et représentant des fêtes saisonnières. C'est oublier l'un des panneaux de peinture de la *villa* romaine de Meikirch près de Berne qui présente un buste en or sur hampe, dans le dispositif que devait avoir le buste d'Avenches, en relation avec un cheval à la parade, dans un contexte qui n'évoque en rien une ambiance militaire (P. J. SUTER *et al.*, *Meikirch. Villa romana, Gräber und Kirche*, Bern 2004, p. 100-105). Toutes les questions autour de la forme que pouvait prendre la hampe supportant le buste auraient largement été évitées par la référence à Ostie et à Meikirch. Par ailleurs, traiter le Cigognier d'Avenches de « petit sanctuaire » ne rend pas compte du caractère exceptionnel de cet édifice, seul à ce jour à être si proche du Temple de la Paix à Rome qu'il doit sans doute son plan, sinon à l'entourage direct de Trajan, tout au moins à un ou des personnages très proches de l'empereur nouvellement nommé (Ph. BRIDEL, *Le sanctuaire du Cigognier*, Lausanne 1982 [Aventicum II, CAR 22] ; M. BOSSERT, *Die figürlichen Baureliefs des Cigognier-Heiligtums in Avenches*, Lausanne 1998 [Aventicum VIII, CAR 70]).

Le dernier chapitre donne heureusement à voir les quelques bustes antiques en métal précieux qui nous ont été conservés. Le buste en or de Septime Sévère découvert dans l'ancienne *Plotinopolis* permet tout d'abord de se rendre compte que représenter des boucles de cheveux ne pose aucun problème à un orfèvre du Haut Empire, au contraire de ce qui a été avancé pour expliquer les mèches du buste d'Avenches. Le portrait en argent de Galba incite quant à lui à réfuter la question de l'*imago* militaire qu'aurait été le « Marc Aurèle » avenchois : trouvé dans une rue d'Herculanum, il provient d'une ambiance domestique. L'empereur porte pourtant cuirasse. Ne serait-il pas le réemploi d'un buste importé par un légionnaire ? La question ne se pose pas.

Un catalogue qui finalement ne laisse qu'une impression : une incroyable série de points d'interrogation qui n'amènent aucune réponse et peu de pistes, comme un blocage de toute réflexion. L'exposition « Bronze et or. Visages de Marc Aurèle » organisée par l'Association Hellas et Roma en 1996 avait, elle, le mérite de nous faire accéder à un peu de l'élévation de l'empereur philosophe.

Michel Fuchs

Marie-Noëlle JOMINI, Marie-Hélène MOSER, Yann ROD, *Les hôpitaux vaudois au Moyen Age. Lausanne, Lutry, Yverdon*. Textes édités par Y. ROD, Lausanne, 2005, 432 p. (Cahiers lausannoise d'histoire médiévale, 37)

Fondé sur trois mémoires d'histoire médiévale, défendus à l'Université de Lausanne entre 1997 et 1999 (professeur Agostino Paravicin Bagliani), ce volume s'impose aux chercheurs pour plusieurs raisons : il met en relation trois hôpitaux dont l'approche part de la même nature de documents et avec les mêmes objectifs, mais dont les résultats révèlent des situations individuelles à la fois originales et convergentes. Il passe par une présentation scrupuleuse du contenu et de la structure de chaque compte, replacé dans l'environnement de chaque établissement – les annexes (p. 365-411) faites de tableaux synoptiques et récapitulatifs, de graphiques, d'inventaires des comptes concernés, de cartes et de plans, d'extraits de comptes, de reproductions des documents eux-mêmes et de notices sur les monnaies et les mesures mentionnées dans la comptabilité sont riches d'informations et fournissent un maté-

riau de comparaison utile, à l'instar des références bibliographiques empruntées aux études financières d'autres régions en Suisse et à l'étranger dont les auteurs se sont inspirés pour leurs propres recherches. Il clôture (momentanément?) une série de travaux universitaires, commencée en 1988 avec le mémoire de licence de Cynthia Monselesan⁵.

L'hôpital Notre-Dame de Lausanne (p.1-95) est cité en 1279 comme « hôpital neuf »; il fut construit, entre 1277 et 1279, à l'initiative du chanoine Guillaume de Bourg, par le Chapitre et l'évêque de Lausanne qui en confirma la fondation en 1282; il fut remplacé par un nouvel hôpital, bâti entre 1766 et 1771. L'étude est faite au travers de ses plus anciens comptes, soit douze comptes complets, couvrant partiellement les années 1374 à 1398 – ils en existent encore pour la période de 1400 à 1495, et de 1522 à 1558. De l'examen de ses recettes et de ses dépenses, il ressort que le principal hôpital de Lausanne, au Moyen Age possède de nombreux terrains et immeubles, à Lausanne et dans ses environs; les charges sont souvent plus hautes que les revenus, ses procureurs (les autorités communales se saisirent de l'administration de l'hôpital en 1528) doivent recourir au numéraire pour rétribuer le personnel. L'équilibre financier est fragile, il résulte d'une économie mixte, à la fois domaniale et monétaire.

L'hôpital Neuf de Lutry (p. 97-212), fondé en 1348 par les nobles, les bourgeois et la communauté de Lutry, est au bénéfice d'une comptabilité en grande partie conservée pour le XVe siècle, entre 1415 et 1488; sa gestion est indissociable du rôle de la Confrérie paroissiale du Saint-Esprit (le premier écrit la mentionne en 1307) à laquelle elle est subordonnée, si ce n'est dès sa création, du moins dès les premiers temps – dès 1427, la gestion hospitalière est intégrée à celle de la Confrérie et fait apparaître la modestie des ressources de l'établissement. L'hôpital s'inscrit logiquement dans les activités caritatives de la Confrérie dont les membres étaient souvent les conseillers et les gouverneurs de la ville de Lutry. Par ses relations avec le clergé, les nobles et bourgeois qu'elle invitait à ses réunions festives, la Confrérie joue le rôle de bailleur de fonds et mène une politique d'investissement. Elle « n'a pu ni remettre en question ni totalement se démarquer des autorités (ecclésiastiques et laïques) dont elle s'était entourée, puisqu'elle en était, d'une certaine façon, le point de convergence » (p. 212).

Quant à l'hôpital d'Yverdon (p. 213-362), fondé peu avant 1308, il est scruté sur un siècle d'activité, entre 1389 à 1493, découpé en quatre périodes par l'auteur de l'étude, Yann Rod, durant lesquelles les communes du Pays de Vaud cherchent à s'émanciper progressivement du pouvoir savoyard. De ses débuts jusqu'au milieu du xv^e siècle, l'hôpital d'Yverdon paraît avoir joui d'une relative autonomie de gestion. Les recteurs, nommés pour trois ans, dont les mandats purent être renouvelés dès la fin du xiv^e siècle, développèrent au début des politiques personnelles qui furent contrariées dès la seconde moitié du xv^e siècle par la présence plus marquée des autorités communales dans la direction de l'hôpital et qui imposèrent d'autres formes de gestion, mieux maîtrisée et prévisionnelle. Il n'empêche que la gestion de l'hôpital reste avant tout domaniale, traduisant par là le fort ancrage de l'hôpital dans l'économie locale. Même si le compte de l'argent a pris de l'importance, l'hôpital a assuré sa pérennité par la régularité de ses revenus en nature.

5 Cynthia MONSELESAN, *Le vignoble de l'hôpital du Vieux-Mazel de Vevey*, Lausanne, 1988. Une partie des résultats ont été publiés en 1991, voir note 6.

De la comparaison des comptes des trois hôpitaux, de leur structure et de leurs revenus, il ressort que la comptabilité porte avant tout sur l'administration et la gestion des hôpitaux, guère sur les soins médicaux donnés aux personnes qu'ils accueillent⁶. Les trois hôpitaux s'inscrivent dans une histoire économique, agricole, sociale et politique, d'autant plus présente que les hôpitaux médiévaux sont tout à la fois des lieux d'accueil pour les pauvres, les pèlerins, les mendiants, les infirmes ou les orphelins. Plus généralistes que les maladreries ou les léproseries, ils constituent des éléments essentiels de l'assistance, en distribuant de la nourriture, de l'argent et les premiers soins. Il ne fait pas de doute que ce nouveau volume des *Cahiers lausannois d'histoire médiévale* enrichit et illustre de manière concrète et richement documentée l'étude déjà ancienne d'Alice Briod⁷.

Deux seuls regrets. La mise en perspective de la publication, et surtout l'étalement de ses résultats auraient gagné en force si Yann Rod (il est l'auteur de l'introduction) avait mentionné l'étude, certes vieillie, de Maxime Reymond sur les confréries⁸, mais contrôlée et mise à jour depuis au travers de l'étude sur les documents communaux du canton de Vaud⁹. D'une part, en plus de Lausanne Lutry et Yverdon, confréries et hôpitaux se retrouvent dans les localités suivantes du Pays de Vaud avant 1536 : Aigle, Aubonne, Avenches, Les Clées, Coppet, Cossonay, Cully, Echallens, Grandson, Montreux, Morges, Moudon, Nyon, Orbe, Payerne, Rolle, Saint-Saphorin (Lavaux), La Sarraz, La Tour-de-Peilz, Vevey et Villeneuve, soit le long des routes et dans les villes importantes du Pays de Vaud. De nombreuses localités sont restées étrangères à cette double structure, voire à toute structure hospitalière, qui était la seule à prendre en charge l'indigence des habitants et à leur garantir le secours, avant l'apparition des Bourses des pauvres, au XVI^e siècle, avec l'arrivée des Bernois. D'autre part, des gisements documentaires et comptables, soit ceux des hôpitaux de Lucens (1401-1600) et Moudon (1379-1923) auraient mérité d'être signalés, en plus des comptes hospitaliers les plus anciens conservés dans le Pays de Vaud de l'hôpital du Vieux-Mazel, à Vevey (1355-1500), déjà partiellement exploités. La voie est désormais tracée pour des investigations complémentaires dans les fonds d'archives communales avant de tirer un bilan complet et mesuré des problèmes de l'assistance et de la santé dans le Pays de Vaud, au Moyen Age.

Gilbert Coutaz

- 6 En ce sens, la liste des *pauperes* de l'Hôpital du Vieux-Mazel à Vevey est exceptionnelle, voir Jean-Daniel MOREROD et Agostino PARAVICINI BAGLIANI, « Une liste des malades de l'hôpital de Vevey, 1401-1416 », dans *RHV*, 99, 1991, p. 79-99.
- 7 Alice BRIOD, *L'assistance des pauvres dans le pays de Vaud, du commencement du Moyen Age à la fin du XVI^e siècle*, Lausanne, 1926, 117 p.
- 8 Maxime REYMOND, « les confréries du Saint-Esprit au Pays de Vaud », dans *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*, 1926, p. 282-301.
- 9 Gilbert COUTAZ, avec la collaboration de Beda KUPPER, « Les sources médiévales dans les Archives communales », dans Gilbert COUTAZ, Beda KUPPER, Robert PICTET, Frédéric SARDET, *Panorama des Archives communales vaudoises 1401-2003*, Lausanne, 2003, p. 268-289 (Bibliothèque historique vaudoise, 124). Comparer les cartes des pages 276 et 277 avec l'annexe III, p. 368, des *Hôpitaux vaudois*.

Thomas KADELBACH, *Les brigades suisses au Nicaragua (1982-1990)*, Fribourg (mémoire de licence en histoire contemporaine), 2006, 269 p., (Aux sources du temps présent 15).

Alors que plusieurs Républiques d'Amérique latine ont élu des présidents de tendance socialiste, qu'Augusto Pinochet n'a plus de souci judiciaire et que Daniel Ortega a réussi son retour à la tête du pays, l'ouvrage de Thomas Kadelbach vient très opportunément rappeler l'existence des brigades suisses au Nicaragua et l'impressionnant élan de solidarité suscité par la révolution sandiniste.

L'historien a fait œuvre de pionnier, stimulé par la publication (Université de Chicago) d'une étude consacrée au mouvement américain de soutien à la révolution nicaraguayenne. Pour traiter de la facette helvétique de ce phénomène international et caractéristique de l'esprit de la Guerre froide, Thomas Kadelbach a dépouillé les archives du Secrétariat d'Amérique centrale, entrepris une vaste recherche de fonds privés, interrogé d'anciens brigadistes par interview ou questionnaire.

À l'origine se situe la création en 1978, à Zurich, d'un comité de soutien au Front sandiniste de Libération nationale en guerre contre la dictature plus que quadragénaire de la famille Somoza. Après la victoire des guérilleros en été 1979, le soutien à une révolution, que chacun pressent menacée par le grand frère nord-américain, s'élargit et se traduit par la naissance de comités de solidarité dans la plupart des villes suisses. Un Secrétariat d'Amérique centrale est chargé de la récolte de fonds à l'échelle nationale et d'une information visant à contrecarrer le discours idéologique qui réduit les ambitions des sandinistes à une imitation du régime cubain. En 1982, une première brigade de solidarité est mise sur pied, un terme qui rappelle les brigades parties au secours de l'Espagne républicaine, à la différence essentielle qu'il s'agit de coopérants auxquels le port d'armes est rigoureusement interdit.

Le succès de cette première mission, le nombre élevé de candidats au départ, confèrent au mouvement de solidarité un caractère de masse et obligent ses responsables à se structurer davantage, avec la création notamment d'une Association de Suisses résidents au Nicaragua. En Suisse, la collaboration s'intensifie avec les milieux politiques et tiers-mondistes, suscitant de multiples partenariats qui donnent au mouvement un aspect très hétérogène et expliquent les formes diverses prises ultérieurement par les brigades.

Brièvement et avec clarté, Thomas Kadelbach rend compte de l'évolution d'un phénomène qui s'est modulé en fonction des événements internationaux et des clivages de politique intérieure. L'apogée de l'engagement militant correspond aux années 1985-86, après l'intervention des marines américains dans l'île de Grenade, interprétée comme une menace directe sur le Nicaragua. Dès 1988 un net reflux se fait sentir, dû à l'extension de la guerre civile, Washington finançant massivement des mercenaires contre-révolutionnaires installés dans les pays voisins. L'assassinat par la Contra, à quelques mois d'intervalle de deux coopérants suisses, Maurice Demierre et Yvan Leyvraz, a tempéré l'ardeur des militants. Ce repli de la solidarité s'explique aussi par des rivalités au sein de l'extrême gauche helvétique, des hiatus entre régions linguistiques, sans parler des pressions du pouvoir politique tout naturellement porté à privilégier la solidarité atlantique. La défaite électorale de Daniel Ortega en 1990 entraîne la dissolution du Secrétariat d'Amérique centrale.

Le cœur du travail de Thomas Kadelbach est constitué par l'analyse des quatre catégories de brigades. Pour chacune d'elles l'historien établit la chronologie des départs, le nombre des

personnes concernées, la nature des objectifs de coopération et s'efforce de mesurer l'efficacité de l'aide apportée. Les brigades de solidarité, désignées sans autre qualificatif, sont les plus nombreuses. Limitées à des séjours de courte durée, elles s'adressent à des personnes sans affinité politique ou formation professionnelle particulières, mais désireuses d'aider à la récolte des cultures ou de s'intégrer ponctuellement à une équipe d'assistance. Les brigades ouvrières résultent de la collaboration avec les syndicats et sont en partie financées par l'Œuvre suisse d'entraide ouvrière. Elles affichent un caractère de classe, sélectionnent des travailleurs qualifiés pour une période de 6 mois au moins, affectés à des projets de construction de logements ou d'infrastructures. Comme les précédentes, les brigades sanitaires concernent des praticiens et s'apparentent aux missions traditionnelles des organisations caritatives ou tiers-mondistes. Enfin, les brigades de paix soulignent la diversité du mouvement de solidarité. Lancées par des catholiques adeptes de la théologie de la libération, elles bénéficient du soutien du Centre Martin-Luther King de Lausanne, mais leur efficacité pâtit de divergences d'options quant aux activités dévolues à ces militants qui aspirent à vivre l'Évangile autrement qu'on le lit à Rome et à Washington : se limiteront-ils à témoigner par leur présence et leur écoute ou tenteront-ils des opérations d'actions non-violentes d'interposition entre milices sandinistes et celles de la Contra, comme le font certaines organisations pacifiques américaines ?

L'historien explore ensuite la composition sociale des brigades, prises globalement, les motivations des participants et les sentiments que les anciens brigadistes éprouvent vingt ans après les faits. Il utilise ici les formulaires d'inscription que les coopérants ont dû remplir avant leur départ et les matériaux fournis par ses enquêtes d'histoire orale, laissant largement la parole à des acteurs qui jugent de façon très positive leurs expériences, malgré l'échec des Sandinistes et le brutal retour du bâton ultralibéral.

Dans ses conclusions, l'auteur s'attache à expliquer cet élan de solidarité hors du commun, un phénomène qui apparaît aujourd'hui comme singulier, en s'appuyant notamment sur des thèses développées par René Holenstein : les brigadistes sont les héritiers des contestataires des années 60 et 70, mais, contrairement à leurs devanciers, ils ont exporté sous les Tropiques leur malaise d'appartenir à un pays ressenti comme replié sur sa bonne conscience, étouffant, pratiquant une démocratie de façade et drapé dans une neutralité hypocrite. Faut-il en déduire que la suissitude se porte mieux par les temps qui courent ? Ce n'est certainement pas l'avis de Thomas Kadelbach, mais peut-être faut-il attendre d'avoir davantage de recul pour apporter des réponses plus circonstanciées aux questions posées. D'ici là, son travail offre aux lecteurs un beau livre d'histoire vivante et aux chercheurs une riche moisson documentaire.

Michel Busch

Hans-Lukas KIESER, *Vorkämpfer der «Neuen Türkei». Revolutionäre Bildungseliten am Genfersee (1870-1939)*, Zurich, Chronos Verlag, 2005, 197 p.

À la fin du XIX^e siècle, la Suisse héberge de jeunes étrangers hôtes de ses universités, qui s'illustreront quelques décennies plus tard, les uns dans la naissance du sionisme, d'autres dans le mouvement communiste, d'autres encore dans divers mouvements nationalistes, dont le mouvement des «Jeunes Turcs». Hans-Lukas KIESER étudie cette émigration turque

qui peuple surtout les universités de Genève et de Lausanne, son organisation, son degré d'intégration dans la société locale, les débats qui l'anime et sa place dans les événements qui mènent à la reconnaissance de la Turquie lors de la conférence sur le Proche-Orient de Lausanne, en 1922-23.

Son travail, extrêmement bien documenté, s'inscrit dans le cadre d'une recherche soutenue par le FNRS sur les rapports entre la Suisse et la Turquie.

Olivier Pavillon

MARC LAMBELET, *Les Lambelet: six cents ans d'histoire*, Saint-Pierre-de-Clages, Le Ver Lissant, 2005, 153 p., ill.

Le sous-titre en couverture, *Naissance et développement d'une famille suisse. Regards sur les Lamblet, Lambelin et autres noms*, définit clairement le contenu de l'ouvrage, résultat d'une importante mobilisation des différentes branches de la famille. Entamées par les recherches du jeune horticulteur jurassien Marc Lambelet et de son frère Cédric en février 2002, l'entreprise se développa rapidement pour déboucher en été 2003 sur la création de l'Association des famille Lambelet, présidée par Jean-Philippe Lambelet à Commugny, et sur la publication des résultats obtenus en seulement deux ans et demi.

Dans la première partie, l'auteur s'attache aux origines du nom, prénom devenu nom de famille au xv^e siècle. La seconde partie traite en treize chapitres des Lambelet neuchâtelois en abordant les aspects les plus divers (surnoms, activités professionnelles, fonctions publiques, postes à responsabilité, maisons et lieux-dits, survol des différentes branches). Les sections suivantes évoquent les Lambelet vaudois et ailleurs en Suisse, l'héraldique, les Lambelet de France, en Europe et dans le monde, avant de jeter un coup d'œil sur des patronymes proches. Diverses annexes (dont la liste des Vaudois de 1826), un index des noms et quelque 220 notes de renvois archivistiques et bibliographiques complètent cet excellent travail, solide et bien documenté.

Parsemé d'anecdotes intéressantes, parfois amusantes, accompagné d'illustrations variées (cartes, photographies, documents), ce volume retrace de manière vivante le parcours de la famille Lambelet à travers les âges, la Suisse et le monde. Mais on n'y trouve pas de généalogie complète: celle-ci se trouve en effet sur CD séparé, que l'on peut obtenir auprès de l'Association, dont on peut consulter le site Internet (www.lambelet.org).

Pierre-Yves Favez

***Luttes au pied de la lettre*, Lausanne, Editions d'en bas, 2006, 224 p.**

Ouvrage collectif qui ne compte pas moins de vingt-sept auteurs, ce livre appartient à un genre dont la qualité est par essence inégale et le contenu quelque peu hétérogène, même si la plupart des contributions tournent autour des luttes sociales par et pour les pauvres, les oubliés, les prisonniers, les prostituées, «ceux d'en bas» en un mot, ces couches populaires les plus marginalisées qui étaient restées à l'écart du courant historiographique né de 1968

et centré sur les luttes «prolétariennes». Figure centrale incontournable et attachante, explicitement ou implicitement présente : celle de Michel Glardon. Le livre se refuse cependant à être un panégyrique, a fortiori une hagiographie, ni même un hommage trop personnalisé. Il souligne que les Editions d'en bas furent et restent le travail d'une équipe, d'un collectif, même si la place de leur charismatique fondateur y fut immense, jamais

Seules les trois premières contributions relèvent de l'histoire éditoriale stricto sensu. Une étude (sommaire) du catalogue permet de dégager les grands axes de publication, « lesquels n'ont pas toujours fait l'unanimité, d'aucuns voulant privilégier l'approche historique, d'autres le témoignage ou encore la dimension pamphlétaire ». On trouvera aussi des renseignements intéressants sur le contexte de la fondation des Editions d'en bas en 1976 (en pleine récession économique accentuant la marginalisation), sur leurs critères de publication, leurs structures internes et leurs canaux de diffusion.

Dans la vingtaine de contributions qui suivent, nous sommes face à un kaléidoscope. Une place importante a été faite aux auteurs féminins et aux combats féministes. Loin de se cantonner aux récits de vie - quelle que fût leur force émotionnelle - les Editions d'en bas ont toujours veillé à « être attentif à la réflexion historique ou actuelle sur les dysfonctionnements de la société suisse ou de la planète. » Il faut saluer aussi leur rôle de passeur de culture, en collaboration avec des éditeurs d'outre-Sarine. On ne saurait non plus omettre leur fonction de « découvreur » de problématiques nouvelles, notamment historiques et écologiques. La place nous manque ici pour évoquer une série de pertinentes réflexions : ainsi sur la suspicion qu'il convient d'entretenir envers une histoire orale où le témoignage brut subjectif est trop souvent perçu d'un point de vue positiviste. Une série d'autres contributions font le point, elles, sur le « devenir des luttes » relayées par les Editions d'en bas dans les prisons, pour les réfugiés, ou encore face aux centrales nucléaires.

La structure de l'ouvrage, avec ses éléments un peu disparates, peut déconcerter au premier abord. On comprend vite qu'elle est en phase avec l'esprit même de ces Editions militantes qui se sont donné trois fonctions rappeler les lunes (devoir de mémoire), les accompagner, voire les précéder. De ces mobilisations populaires, le livre offre un bel éventail

Pierre Jeanneret

Lucy MAILLEFER, « Oh ! si j'étais libre ! » : journal d'une adolescente vaudoise, 1885-1896. Texte établi, présenté et annoté par Gilbert COUTAZ et Robert NETZ, Lausanne, Editions d'en bas, 2006, 368 p. (Ethno-Poche 43).

Les Editions d'en bas et le Groupe Ethno.doc ont eu l'heureuse idée de publier dans leur collection « Ethno-Poche » un texte autobiographique qui attirera assurément l'attention de nombreux historiens. Gilbert Coutaz et Robert Netz ont exhumé un document dont on ne saurait assez souligner la rareté. Il s'agit du journal intime qu'une adolescente vaudoise d'extraction modeste a commencé à rédiger en 1885 à l'âge de douze ans et dont elle a poursuivi la rédaction jusqu'en 1909. Même si le document n'a pas pu être intégralement reproduit dans cette édition, il garde toute sa valeur et tout son intérêt. Du reste, des résumés précis viennent suppléer les coupes effectuées.

Les angles d'approche d'une telle source sont littéralement innombrables. Tout le monde à l'exception des historiens du politique y trouvera matière à alimenter ses recherches. La dia-

riste ne parle en effet que très peu des événements politiques; elle s'attache essentiellement à décrire sa vie privée et celle de son entourage familial proche.

A n'en pas douter, les historiens des religions tireront profit d'un tel document. Le témoignage de la diariste protestante Lucy Maillefer (1872-1967) fourmille de remarques sur la *religion*. L'adolescente, croyante, passe en revue les cultes, les lectures bibliques, les cantiques, et mentionne souvent les prières qu'elle adresse à Dieu dans les moments d'intense désarroi. Croyance et foi imprègnent la totalité de son témoignage. Dans les moments difficiles, elle trouve en Dieu comme dans l'écriture autobiographique une ressource apaisante. L'univers mental de la diariste est à ce point imprégné de religion que des cas de conscience surgissent à propos d'événements qui ne suscitent plus autant d'émoi dans nos sociétés laïcisées. Ainsi, Lucy se cherche des excuses pour avoir dérogé à la règle péremptoire de l'inactivité dominicale: « Nous avons discuté la question de savoir si nous faisons mal de cueillir ces myrtilles pour les emporter un dimanche et nous sommes restés convaincus que nous n'avons pas commis en cela un acte répréhensible » (p. 85).

Quant aux historiens de la médecine, ils trouveront de nombreux éléments touchant le corps malade et les remèdes que les familles indigentes utilisaient pour soigner leurs maux, quand le recours au médecin se révélait trop dispendieux. Lucy ne cesse en effet de consigner les douleurs physiques qui la tenaillent: maux de dents, douleurs lancinantes aux seins, malaises. Le corps est ici davantage appréhendé sous l'angle de la souffrance et de la fragilité que du plaisir.

Si l'évocation du corps souffrant occupe une part notable dans ce journal, en revanche Lucy occulte tout ce qui a trait à la sexualité. La pudeur et les convenances religieuses n'expliquent pas entièrement ce silence. En annexe, le lecteur trouvera un texte rédigé par Lucy vers 1960 qui comble cette lacune. Elle y révèle à l'adresse de son neveu qu'elle a été victime en 1904 de harcèlements sexuels de la part de son employeur. Suite à cet événement traumatisant, elle aurait contracté une maladie honteuse (peut-être la syphilis) et perdu sa réputation.

Les passionnés d'histoire de la vie quotidienne tireront aussi profit de ce document autobiographique à plus d'un titre. Ils trouveront notamment dans ce journal de nombreuses références concernant les sens. Surgit ainsi au travers de ces pages le paysage *sonore* de la fin du XIX^e siècle et l'importance de la communication par le truchement des cloches dans les villages lors des incendies par exemple: « Elise me dit que ce n'était pas la grosse cloche qui sonnait et que par conséquent le feu n'était pas au village. Cela me rassura un peu mais la voix, triste et monotone de la cloche du feu m'a toujours beaucoup impressionnée surtout depuis qu'il a brûlé à Vallorbe » (p. 47).

D'utiles glossaires des noms de lieux et de personnes évoqués par Lucy accompagnent le document, ainsi que l'arbre généalogique de la famille Maillefer. En revanche, on aurait aimé y trouver aussi un index thématique et quelques références bibliographiques consacrées au genre littéraire du journal intime.

Ce document est d'autant plus précieux qu'il émane d'une adolescente issue d'un milieu populaire et d'une famille qui a souvent souffert de la pauvreté. Il est un des rares contrepoints aux journaux intimes rédigés le plus souvent dans les classes aisées qui avaient davantage de temps et de moyens pour s'adonner à l'écriture introspective. En résumé, voici une source à mettre en toutes les mains des historiens qui aspirent à redonner leur place aux sans-grades, que l'on a trop longtemps expulsés du récit historique au profit de quelques grands hommes,

« grands » surtout par le nombre des victimes qu'ils ont sur la conscience! L'historien peut aussi trouver son miel en passant par la petite porte de l'Histoire et en délaissant les défilés trop fréquentés qui passent sous les arcs de triomphe...

Nicolas Quinche

Michel MAMBOURY, *Temps d'incertitudes. Souvenirs des années 1939-1940*, Sierre, Editions A la Carte, 2005, 81 p.

Ce petit ouvrage édité à compte d'auteur pour le cercle familial fait suite à un premier récit consacré aux séjours d'étude de l'auteur en Italie et en Allemagne de 1932 à 1938, paru en 2004.

Le présent volume relate les deux premières années de la mobilisation générale, de septembre 1939 à août 1940. L'intérêt de ce témoignage est qu'il nous donne le reflet d'« en bas », de la façon dont les citoyens moyens ont vécu les débuts de la Seconde Guerre mondiale. L'auteur nous en avertit: il veut écrire ces souvenirs en « évitant d'y faire intervenir les connaissances que les événements ultérieurs ont pu m'apporter ». En ce sens, il a conscience que son témoignage risque de se démarquer d'autres « Souvenirs de la Mob, tels qu'on a pu les lire ou les entendre dans les années 50 » (p. 11).

Son récit commence au premier jour de la mobilisation, le 2 septembre 1939 à Yverdon, alors qu'il vient d'être nommé maître secondaire au collège d'Echallens. Il évoque ces alternances de service militaire et d'enseignement (il doit retourner à la troupe pendant les vacances scolaires). Il relève la relative indifférence, voire la résignation qui se marque alors dans les rangs des soldats entre lesquels il y a peu de conversations suivies sur la portée des événements qui se déroulent aux frontières. Au passage, il évoque les problèmes sociaux des appelés et aussi le fossé existant entre soldats du rang et officiers. En mai 1940, on voit défiler les véhicules de familles bâloise et argoviennes qui refluent vers la Romandie après l'invasion de la Hollande et de la Belgique par l'Allemagne. L'impression générale qui se dégage est celle d'un certain marasme, voire du défaitisme. Et puis, il y a le discours du Général au Grutli, le 1^{er} août 1940, alors que les soldats commencent à parler plus souvent, dans les cantonnements, de ce qui se passe à l'extérieur: la France vient d'être envahie, Paris est occupée. Le discours du Général est vécu par l'auteur et par ses compagnons d'arme comme une véritable secousse: « Les gens eurent l'impression de sortir du marasme ».

Ce bref témoignage s'inscrit ainsi utilement dans la mémoire historique de cette période.

Olivier Pavillon

Miriam NICOLI, *Apporter les lumières au plus grand nombre. Médecine et physique dans le Journal de Lausanne (1786-1792)*, Lausanne, Editions Antipodes, 2006, 260 p.

Comme le soulignent Danièle Tosato-Rigo et Vincent Barras dans leur préface, cette étude du *Journal de Lausanne* est à la fois exemplaire dans sa démarche et novatrice dans la mesure où l'auteur « renouvelle notre regard sur la vulgarisation » et « sur les rapports entre science et cité ».

Après avoir présenté le rédacteur de la revue, Jean Lanteires, un pharmacien descendant de réfugiés huguenots, Miriam Nicoli souligne l'originalité de son entreprise éditoriale qui s'inscrit certes dans le grand mouvement « de sociabilité philanthropique et scientifique » du Siècle des Lumières, mais aussi dans une volonté de démocratisation de la culture, – pour employer un langage moderne –, une volonté qui place parfois Lanteires en conflit avec l'élite scientifique locale.

Au travers de son courrier des lecteurs, le *Journal de Lausanne* s'offre comme le lieu « d'une véritable négociation collective, entre les différents acteurs concernés, sur les objets et les enjeux de la science ». Le *Journal de Lausanne* présente en effet l'originalité, pour l'époque, d'articles rédigés le plus souvent par des non savants, dans un langage qui évite tout jargon, avec la volonté de s'adresser à un public relativement populaire, particulièrement rural.

Miriam Nicoli place avec précision cet hebdomadaire de vulgarisation scientifique dans le contexte suisse romand de l'époque: éveil médical, floraison de sociétés savantes, effort d'instruction des classes moyennes, multiplication des livres édités sur place, etc.

« Apporter les lumières au plus grand nombre », c'est aussi « aider la nation dans son développement économique et social ». En ce sens, le *Journal de Lausanne* se place au cœur des grandes mutations du XVIII^e siècle et donne, au travers de son courrier des lecteurs, que Miriam Nicoli analyse avec beaucoup de pertinence - montrant en particulier la place que les femmes y tiennent -, un reflet vivant de la marche au modernisme en Suisse romande.

Un ouvrage passionnant qui présage très favorablement de la thèse que l'auteur a en chantier.

Olivier Pavillon

Jean-François Poudret, *Coutumes et coutumiers, histoire comparative des droits des pays romands du XIII^e à la fin du XVI^e siècle*, Berne, Stämpfli, 2006, 2 volumes: V- Les biens, 700 pages, VI- Les obligations, conclusion générale, 536 p.

Avec la parution de ces deux derniers volumes, le professeur Jean-François Poudret achève la tâche entreprise dès 1998 avec la parution des deux premiers tomes de sa monumentale histoire du droit privé médiéval dans les pays romands, consacrés pour le premier aux sources et aux artisans du droit, pour le deuxième aux personnes. En 2002 ont paru deux nouveaux volumes, consacrés respectivement au mariage et à la famille, pour le tome III, aux successions et aux testaments, pour le tome IV. L'œuvre se termine aujourd'hui avec la publication des tomes V et VI, consacrés aux biens, aux obligations et à l'exécution forcée. Au terme de cette vaste entreprise, l'auteur a dressé un panorama complet du droit privé médiéval dans le pays de Vaud, son terrain de chasse de prédilection, mais aussi dans les régions voisines.

En pays romands, toutes les tenures sont qualifiées de fiefs sans égard à la nature des services auxquels elles sont astreintes ni à la condition du tenancier. On doit distinguer nettement les fiefs liges, astreints à l'hommage, à des services et au plait, et les fiefs plains, dispensés de ces obligations. Dès la fin du XII^e siècle, la pratique des reprises en fief a connu un succès considérable, sans parvenir à éliminer l'alleu, encore très répandu, de sorte que les pays romands peuvent être qualifiés d'allodiaux.

La garantie du chef d'éviction vise à défendre l'acquéreur, puis à l'assister en justice, enfin à l'indemniser en cas d'éviction. Elle n'est pas limitée à la vente, mais s'étend à toutes les aliénations ou constitutions de droits réels immobiliers.

Gage de jouissance sans dépossession et satisfaisant, l'assignal apparaît à la fin du ^{xiii}^e siècle et se répand en toutes régions dès le siècle suivant. C'est un instrument d'une grande souplesse : il constitue une sûreté bien adaptée à la garantie d'engagements futurs, (remboursement d'un prêt ou d'une dot) ou hypothétiques (garantie d'éviction). L'obligation spéciale ne se distingue pas de l'assignal : quant à l'obligation générale, elle s'en distingue essentiellement par son objet. Toutes deux confèrent les droits de suite et de préférence.

Le droit des obligations est largement tributaire du formulaire, mais présente peu de particularismes coutumiers. Quant à l'exécution forcée, elle connaît une multitude de voies, pour la plupart reçues en toutes régions, comme l'excommunication pour dettes qui se pratique dans tous les évêchés romands. Une forme archaïque d'exécution, pratiquée en Valais, consiste à enlever les toitures pour rendre la maison du débiteur inhabitable et le contraindre ainsi indirectement à s'exécuter.

Une conclusion générale d'une rare élévation de pensée couronne l'ouvrage. Elle retrace les grandes lignes des droits coutumiers romands médiévaux, tels que l'auteur les a décrits dans l'ensemble de l'ouvrage. Elle constate que de nombreuses institutions et règles sont communes à l'ensemble des pays romands ; néanmoins, on distingue de nombreux particularismes locaux qui distinguent nos coutumes les unes des autres et leur confèrent un caractère propre. On ne peut dès lors parler d'un droit romand, mais de droits certes proches pour l'essentiel, mais néanmoins distincts. La parenté des droits romands tient vraisemblablement à une mentalité commune aux coutumiers. Ceux-ci sont les véritables créateurs de la coutume. L'absence de pouvoir politique fort leur permet de jouer ce rôle décisif à tous les échelons de la hiérarchie judiciaire. Le droit qu'ils créent leur ressemble : simple, hostile au formalisme, réfractaire aux subtilités, réticent face aux innovations, donc d'une grande stabilité. La sympathie de l'auteur face à ces figures dont certaines nous sont devenues familières transparaît dans son texte, enrichi encore par un index des noms de personnes et de lieux qui sera une mine de renseignements pour les chercheurs.

Lise Favre

L'église médiévale de Grandson, 900 ans de patrimoine religieux et artistique, sous la direction de Brigitte PRADERVAND, Grandson, 2006, 206 p., 318 fig., 15 plans en dépliant. Avec des contributions de Christophe AMSLER, Bernard ANDENMATTEN, Gaëtan CASSINA, Claire DELALOYE MORGADO, Victor DESARNAULDS, Eric-J. FAVRE-BULLE, Olivier FEIHL, Sébastien FREUDIGER, Michèle GROTE, Fabienne HOFFMANN, Claire HUGUENIN, Alain JOUVENAT-MULLER, Dave LÜTHI, Dominique MONTAVON, Renato PANCELLA, Anna PEDRUCCI, Brigitte PRADERVAND, François SCHLAEPI, Marc STÄHLI, Bernard VERDON.

Le canton de Vaud vient de mener à chef la restauration de l'ancienne église prieurale Saint-Jean-Baptiste de Grandson, travaux qui se sont étalés sur près de onze années. Ce long chantier a véritablement métamorphosé l'église en réussissant la gageure de proposer un monument

adapté aux attentes du ^{xxi}^e siècle commençant, et de revivifier sa substance ancienne en lui redonnant une unité architecturale cohérente, perdue depuis plus d'un siècle avec la lourde restauration à la fois analogique (éléments néoromans) et archéologique de Léo Châtelain. Ce résultat spectaculaire n'a pu être obtenu sans une réflexion préalable très poussée, exemplaire même, menée par une équipe interdisciplinaire réunissant toutes les approches dont devait idéalement bénéficier un monument de cette importance. Si l'édifice se donne mieux à voir et à vivre qu'avant, il aurait été dommage de remettre dans des tiroirs comme c'est trop souvent le cas, toute la réflexion, tous les travaux qui ont orienté cette restauration. Non seulement les spécialistes des disciplines historiques, mais également les praticiens impliqués dans la réhabilitation du patrimoine monumental tireront grand profit à la lecture de la belle monographie consacrée à l'église romane de Grandson, publiée en 2006 à l'occasion de l'achèvement des travaux.

Dans une mise en page soignée et aérée, où l'on regrette parfois que le concept graphique ait par trop réduit la taille de certaines images au profit des espaces blancs, chaque spécialiste, parmi les meilleurs de leur domaine dans nos régions, livre sa contribution en un langage simple et didactique, sans redites grâce au travail de coordination de Brigitte Pradervand, co-auteure qui a dirigé la publication. Simple ne veut pas dire simplification, car comme toute bonne étude, l'ouvrage n'escamote pas les problèmes non résolus et stimulera assurément de nouvelles recherches. Le texte se lit facilement car il est très bien soutenu par l'illustration, abondante, placée en général sur la même double page que le propos qu'elle doit éclairer. Le lecteur n'est pas égaré par de trop lourdes descriptions puisque les images les remplacent. De superbes plans et élévations en couleurs permettent d'appréhender très aisément toutes les étapes architecturales qui ont formé l'édifice d'aujourd'hui.

L'ouvrage apporte un renouvellement complet des connaissances. Dans son introduction historique, Bernard Andenmatten insiste avec raison sur le rôle civilisateur de l'ensemble conventuel, qui aurait été très longtemps une dépendance du prieuré de Vautravers (Môtier, Neuchâtel), dans l'orbite de l'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne, avant d'acquérir le statut de prieuré (avant 1178). L'auteur explicite aussi les relations de la communauté avec les Grandson, notamment avec Othon Ier, véritable fondateur du prieuré vers 1300, l'instigateur de la reconstruction de la chapelle nord, peut-être dévolue à la dévotion dynastique du lignage. C'est pour une liturgie funéraire élaborée, à laquelle étaient associés le prieuré casadéen, les franciscains de Grandson et les chartreux de La Lance, que Guillaume de Grandson aurait commandé vers 1370 un petit autel portatif, très beau travail d'orfèvrerie, transformé par la suite en plats de reliure et conservés au musée d'Art et d'Histoire de Fribourg. A notre avis, il peut être attribué à un certain Robinet, orfèvre de Grandson, dont on connaît l'existence par les comptes de l'hôtel d'Amédée VII de Savoie, défrayé à Morges en 1377 pour se rendre à la cathédrale Notre-Dame du Puy (encore l'Auvergne!) ¹⁰. L'origine du personnage n'est pas connue, mais il est certain que cela doit être un artiste de première force pour recueillir ainsi les faveurs comtales, recommandé assurément par Guillaume.

10 ASTO, SR, inv. 38, fol. 21, mazzo 7, compte de l'hôtel no 68: Libravit apud Morgiam die 3 mensis junii 1377 Robineto, dorerio de Grandissono eunti apud Beatam Mariam de Podio, ex dono..., 4 franchos auri. [soit 60 sous]

Brigitte Pradervand, dans son étude très convaincante des chapiteaux, rejoint Bernard Andenmatten en mettant en évidence les influences stylistiques auvergnates prépondérantes des spectaculaires chapiteaux qu'elle situe vers 1120 et non plus après 1146 comme admis jusqu'ici. Elle souligne aussi la cohérence du programme iconographique centré sur la vision de saint Hugues de Cluny, relatée dans sa *vita* rédigée avant 1122 justement. Cette référence clunisienne, qui attend encore une explication, se retrouve d'après les archéologues dans le plan de l'église, qu'ils réinterprètent à la lumière de leur découverte du chœur primitif à abside. Cet apport clunisien n'est pas forcément contradictoire dans la mesure où les moines de la Chaise-Dieu, s'ils ont importé certaines pratiques auvergnates, n'ont pas initié une architecture qui leur soit spécifique mais intégré des pratiques régionales, très marquées par Cluny. Les archéologues démontrent aussi que l'agrandissement du chevet de l'église ne s'est pas fait en une seule étape: seule la chapelle nord avec ses baies à remplages anglais a été réalisée du vivant d'Othon Ier autour de 1300, alors que le chœur carré et l'agrandissement de la chapelle sud n'ont été exécutés qu'après 1341.

On lira avec profit également les contributions traitant des décors picturaux, de la polychromie des chapiteaux et de leur restauration, des cloches, des pots acoustiques, du mobilier et des dalles funéraires de l'époque bernoise et fribourgeoise. L'ouvrage apporte aussi une compréhension inédite de la restauration de 1892 - 1899, qui n'a malheureusement laissé que très peu d'écrits de la part de ses auteurs.

Daniel de Raemy

Chantal MARTIN PRUVOT, *L'insula 19 à Avenches. De l'édifice tibérien aux thermes du II^e siècle*, Lausanne 2006 (Cahiers d'Archéologie Romande 103, Aventicum XIV)

La série *Aventicum* s'est enrichie d'un ouvrage attendu après la magistrale étude sur l'amphithéâtre d'Avenches de Philippe Bridel, parue en 2004. Elle nous donne à découvrir un quartier de la ville antique qui a déjà une longue histoire de fouille derrière lui avant le dégagement de thermes monumentaux en 1994. L'importance du site est telle que le terrain est acquis par l'Etat de Vaud et se trouve en attente d'un abri-musée depuis 1996; le projet est heureusement présenté en fin de volume par son instigateur, l'archéologue cantonal Denis Weidmann. Comme l'indique cette dernière participation, Ch. Martin Pruvot a bénéficié de plusieurs collaborations de spécialistes du site et de son mobilier, apportant ainsi leur caution à l'analyse attentive d'un édifice majeur de la cité des Helvètes. Celui-ci est situé à un point crucial du plan d'*Aventicum* et de son réseau de rues: voisin du sanctuaire de la *Grange des Dîmes*, au bas de la route qui descend de la ville médiévale en direction de Berne, il est placé au départ du *decumanus maximus*, la rue principale menant au forum à l'est. L'auteur dévide d'abord l'écheveau des nombreuses interventions menées entre 1750 et 2004 pour offrir une image cohérente de l'histoire du bâtiment, attribué à des grands thermes dans les années 1960 seulement. A l'aide d'une riche documentation de qualité - coupes stratigraphiques et plans en couleur, photos de fouille et plans de bâtiments comparatifs -, les trois états de construction du quartier sont cernés de manière claire et détaillée, datés grâce à l'étude dendrochronologique de pieux de fondation. Le premier aménagement est effectué vers 29 apr. J.-C. Des modifications interviennent sous l'empereur Vespasien, vers 72 apr. J.-C., et un imposant complexe thermal est

érigé vers 135-137 apr. J.-C. On retiendra du premier bâtiment l'existence d'une vaste piscine à abside au sol pavé de petites briques posées de chant et en épis (*opus spicatum*). À défaut de connaître l'organisation du reste du quartier, trois propositions d'interprétation de ce premier établissement sont offertes, donnant à la piscine, de forme et de dimensions exceptionnelles à l'occident de l'Empire romain, une place prépondérante : thermes publics, sanctuaire thermal ou *campus*, soit un « Champ de Mars » en bordure de la ville en devenir. Si la première hypothèse semble bien être celle que privilégie l'auteur, sans qu'il le stipule explicitement, c'est en tout cas celle qui est la plus convaincante ; on ne rejettera toutefois pas la possibilité d'un lien avec le temple proche de la *Grange des Dîmes* et ainsi un rattachement fort à la sphère religieuse que la présence seule d'une statue de *Fortuna Balnearis* ne suffit pas à accréditer. L'auteur dit ne pas avoir trouvé de mention d'eaux thérapeutiques à Avenches. C'est oublier les propos du pharmacien et conservateur A. Caspari qui, à la fin du XIX^e siècle, déclarait que l'eau de la fontaine de Budères, près de Donatyre, avait des vertus contre le goitre et l'alcoolisme. L'hypothèse d'un *campus* n'est par contre pas du tout convaincante : l'idée d'aménager un tel champ dans un carrefour, sans que soit attesté le large espace qui le caractérise et en se basant uniquement sur la présence d'une piscine de grandes dimensions n'emporte pas l'adhésion, d'autant moins en sachant à quel point tout ce secteur est voué à une zone de sanctuaires et non à des installations sportives. L'époque flavienne est mal connue, mais se caractérise par l'implantation de nombreuses canalisations, attestant une monumentalisation des espaces avec au moins une salle chauffée. L'auteur propose à nouveau trois solutions d'interprétation des lieux, dans le sens de l'état de construction précédent. On s'étonnera de ne pas voir mentionner le lien possible avec le sanctuaire voisin, clef sans doute de compréhension de l'évolution du bâtiment. Sous Hadrien, le complexe prend des proportions grandioses et son organisation est enfin plus précisément décelable. La délicate lecture des différentes pièces, de leur fonction et de leur interaction est menée avec soin. On aurait aimé voir figurer sur un plan la grande vasque qui occupait le centre du frigidarium ; il était accompagné de petits bassins que nous proposons d'interpréter comme des pédiluves ou des douches (p. 92, fig. 96). Attribuer à une pièce chauffée agrémentée d'un bassin ou d'une vasque une fonction d'*apodyterium*, soit les vestiaires (pièce L40), aurait emporté l'adhésion si des pièces du même type dans d'autres établissements nous avaient été présentées (p. 103). Placer le *sphaeristerium*, autrement dit la salle de jeu de paumes, dans une pièce chauffée à l'opposé de l'endroit où l'inscription qui le mentionne a été trouvée (p. 106, pièce L3) ne peut guère être soutenu, d'autant que la proposition entre en concurrence avec celle de Ph. Bridel étudiant une des plus grandes fontaines de rue connue à ce jour, donnant sur le *decumanus maximus* (p. 148, fig. 156 et 163). On ajoutera que les arguments décisifs manquent pour faire de toute la partie nord de l'édifice un secteur réservé aux sportifs ; le long espace L5/L10 paraît bien étroit pour en faire un gymnase. Par contre, la restitution des locaux de chauffe est exemplaire. Appliquant les trois interprétations à ce nouvel édifice, celle des thermes publics reste la plus probante. On ne comprend cependant pas pourquoi l'aspect cultuel est écarté, non pas en tant que lieu de culte ou sanctuaire des eaux, là n'est pas la question, mais en tant que thermes liés étroitement aux activités du temple adjacent, faisant partie de l'infrastructure d'un sanctuaire au même titre que les thermes du sanctuaire indigène de Martigny, ce d'autant plus si les salles nord revêtent une autre fonction que sportive. Si le matériel manque pour affirmer le côté religieux, il manque tout autant

d'éléments pour assurer l'aspect sportif, excepté la mention du *sphaeristerium*, genre de salle qui complète généralement les assortiments thermaux.

Le précieux chapitre des programmes décoratifs donne le complément nécessaire à la restitution de l'aménagement du quartier, grâce aussi à une illustration abondante. Seize décors peints font passer du plafond sur lattis de période tibérienne aux corniches fictives et aux panneaux rouge vermillon claudio-néroniens, des touffes de feuillages flaviennes aux fonds blancs d'époque trajane et hadrianéenne, du décor marin aux pilastres et barrières sur fond blanc appliqués sous les Sévères de même que le décor floral de la voûte du caldarium. Les placages de marbre illustrent l'harmonie des couleurs et des textures par leur variété. A la statue d'une divinité féminine sur un trône, *Fortuna Balnearis* ou *Dea Aventia*, d'excellente qualité locale, s'ajoutent des chapiteaux toscans ; un lot de monnaies allié à la céramique donne les précisions nécessaires au phasage chronologique. Verre à vitre et récipients en verre côtoient le petit mobilier pour fournir un tour complet des trouvailles faites à ce jour dans le quartier.

Si l'interprétation de l'ensemble de l'édifice laisse encore de grandes parts d'ombre, gageons que la reprise des données fournies récemment par le sanctuaire de la Grange des Dîmes et l'insertion du complexe de l'*insula* 19 à la fois dans la zone des sanctuaires et dans le réseau des quartiers qui conduisent au forum vont profiter pleinement de ce nouvel ouvrage de référence pour Avenches.

Michel Fuchs

Angel SAIZ-LOZANO, *La Cartographie du Léman 1500-1860*, Genève, Slatkine, 2005, 328 p.

La cartographie du Léman, ce lac tant apprécié des Romands, n'avait jusqu'ici pas fait l'objet d'une étude approfondie. C'est aujourd'hui chose faite grâce à l'heureuse initiative d'Angel Saiz-Lozano qui lui a consacré un mémoire de licence dans lequel il retrace l'histoire de la cartographie lémanique à partir d'un très riche corpus de 77 cartes provenant d'horizons variés. L'ambitieuse entreprise d'Angel Saiz-Lozano n'est autre que de comprendre l'évolution de la cartographie lémanique sur une période de trois siècles et de mettre en évidence des dates charnières tant au niveau des progrès techniques que des motivations des géographes-cartographes et imprimeurs de l'époque.

L'auteur décide donc de diviser son histoire de la cartographie lémanique en trois grandes phases. Une première phase, de 1500 à 1606, nous décrit les débuts balbutiants de la discipline et le public restreint qu'elle touche à l'époque, principalement de grands dirigeants ayant un intérêt politique à connaître la topographie lémanique. L'importance de l'imprimerie y est aussi soulignée comme étant la condition à un essor de la cartographie. La seconde partie, se concentrant sur la période allant de 1608 à 1730, explique le développement progressif de la production cartographique, en insistant sur les progrès techniques qui vont permettre de donner à la carte son statut d'instrument scientifique de précision. L'intérêt stratégique de la région lémanique y est mis en évidence pour amener une réponse à la profusion relativement surprenante de cartes représentant cet espace. Finalement, la dernière partie, décrivant les années 1737 à 1860 met en lumière l'apogée de la cartographie lémanique, mais également mondiale qui acquiert un réel statut de science et non plus d'art comme de par le passé.

Genève et le lac étant devenus un carrefour international incontournable, les cartes se multiplient et se propagent rapidement dans toutes les strates de la société. La cartographie s'est démocratisée et devient finalement un commerce lucratif contribuant à faire connaître la région lémanique loin hors de ses frontières.

Ce cheminement historique nous amène donc bien plus loin que la simple description de la cartographie du Léman. De plus, la magnifique iconographie réunie pour réaliser cet ouvrage vaut à elle seule le détour. Bien qu'elle n'ait malheureusement pas pu être publiée en couleur, il est tout à fait frappant de feuilleter ces cartes et d'appréhender visuellement l'histoire de notre territoire.

Sophie Marchand

***Suisse-Russie: des siècles d'amour et d'oubli. 1680-2006*, Fribourg, Benteli, Lausanne, Musée historique de Lausanne, 2006, 95 p.**

Ce recueil d'articles accompagne l'exposition que le Musée historique de Lausanne a opportunément organisée à l'occasion de la commémoration des soixante ans de reprise des relations russo-suisse. Au-delà de cet ancrage officiel, que commentent les préfaces initiales d'ambassadeurs des deux pays, les commissaires d'exposition Laurent GOLAY et Alexandra KAOUROVA se sont fixé pour objectif de cerner «ce qui, au-delà des traités officiels, a contribué à favoriser ce rapprochement des peuples russes et suisses dont les pays s'opposent aussi bien par leur taille que leurs systèmes politiques ou leur histoire» (p. 12). L'ouvrage réunit une dizaine de contributions helvétiques et russes qui, s'écartant volontairement de toute exhaustivité, se penchent sur quelques destinées d'émigrés, individuelles ou, plus rarement, collectives. Se dégagent ainsi au fil du volume celles de l'amiral Le Fort et de Frédéric-César de La Harpe dont la Bibliothèque nationale à Saint-Pétersbourg conserve un très intéressant exemplaire annoté de *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau; celles d'architectes suisses et surtout tessinois dont l'apport a été décisif à la création de Saint-Pétersbourg. Sont également présentés les divers domaines scientifiques développés par les dynasties des Bernoulli, Euler et d'autres Suisses à la nouvelle académie russe des sciences, le rôle pionnier joué par le tessinois Giovanni Bianchi dans les débuts de la photographie en Russie au milieu du XIX^e siècle, l'activité à la Cour du joaillier genevois Pauzié – sur la base d'un intéressant Mémoire abrégé de sa vie –, et la présence d'étudiant-e-s, de réfugiés politiques et d'espions tsaristes en Suisse au XIX^e et au début du XX^e siècle. Le volume, richement illustré, se clôt sur l'évocation de deux figures littéraires, celle de Ramuz au moment où Strawinsky fit sa connaissance et celle de Nabokov qui vécut à Montreux de 1961 à 1977. Nonobstant ses indubitables trouvailles documentaires et iconographiques, l'ouvrage suscite quelques réserves sur deux points. D'une part, il privilégie une «success story» plutôt convenue des Suisses en Russie, loin des recherches actuelles sur l'émigration et sur les échanges interculturels. Nul doute que la prise en compte d'un plus grand nombre de destinées collectives, ou celles d'hommes mais aussi de femmes représentatifs – incluant vigneron, fromager, maître d'hôtel, enseignants présents dans l'exposition, mais aussi entrepreneurs et militants politiques suisses si nombreux dans la Russie des XIX^e-XX^e siècles – aurait mieux répondu au but visé par l'ouvrage. Elle aurait peut-

être aussi permis d'éclairer les modes de vie de ces émigrés, temporaires ou définitifs, et leur perception de l'autre. D'autre part, la dimension politique des relations russo-suisse, qui intervient de fait dans les destinées de tous les témoins convoqués ici, fait défaut. Sans prôner un retour à l'étude des traités officiels, bien au contraire, on ne peut se satisfaire de lire par exemple que « les révolutionnaires russes sont repartis triomphants pour Moscou » (p. 13), sans un mot concernant leur expulsion manu militari par la troupe suisse dans le contexte de la grève générale de 1918. L'ode à l'amour entre les peuples a quelque chose de sympathique, mais il est dommage que de ces siècles « d'amour et d'oubli », le deuxième terme (la part d'ombre ?) ait été évacué.

Danièle Tosato-Rigo

Jean-Baptiste TAVERNIER, *Les voyages en Orient du Baron d'Aubonne: extraits des six voyages en Turquie, en Perse et aux Indes, ouvrage publié en 1676*, Lausanne, Favre, 2005, 317 p., ill., préface de Philippe NICOLET. [La couverture porte:] Les voyages en Orient du Baron d'Aubonne 1605-1689.

C'est dans sa préadolescence en 1967 que Philippe Nicolet a découvert les récits des voyages en Orient de Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689) et qu'il s'est pris de passion pour ce personnage étonnant. Ce protestant français, fils d'un géographe d'origine anversoise, avait consacré sa vie aux voyages en Orient qu'il finançait par son négoce et qu'il relata dans ses publications qui eurent un grand retentissement. Anobli par Louis XIV en 1669, il acquit la baronnie d'Aubonne en 1670 et la revendit en 1685 au marquis Henri du Quesne, après avoir laissé sa marque dans la réfection du château. Appelé à Berlin en 1684 par le Grand Electeur Frédéric-Guillaume pour fonder une Compagnie allemande des Indes Orientales, il est décédé à Moscou en partant pour son septième voyage. Philippe Nicolet a réalisé en 2005 un film, *Les voyages en Orient du Baron d'Aubonne*, sur les traces de Tavernier.

Ce dernier avait publié en 1676 *Les six voyages de Jean Baptiste Tavernier, écuyer baron d'Aubonne, qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes*, où il s'intéresse aux personnes, aux coutumes, à tout ce qu'il rencontre, qu'il décrit soigneusement en illustrant son récit de dessins - un véritable reportage. Philippe Nicolet en a fait saisir de larges extraits qu'il nous livre dans un agréable volume où des illustrations de Tavernier cohabitent avec d'autres, actuelles, prises lors du tournage de son film. Le texte n'est pas chronologique, mais suit le plan de Tavernier qui l'avait conçu par routes et par thèmes. Les coupures (il subsiste un quart de l'original) ne se font pas sentir.

On prend un vif plaisir au dépaysement dans l'espace et dans le temps, en participant aux aventures de Tavernier, en assistant aux réceptions des souverains qu'il a rencontrés (comme Aurangzeb), en apprenant les mésaventures de l'horloger zurichois Rodolphe Stadler (exécuté en Perse), la description des diamants, quelques prouesses techniques contemporaines... et l'on en passe! Le volume contient un index des noms de lieux donnés par l'auteur avec leur équivalence moderne (p. 317), en regard d'une carte permettant de les situer. Il n'est pas exhaustif; d'autres auraient pu aussi y figurer, comme *Angouri* (p. 42) qui n'est autre qu'Ankara, l'ancienne *Angora*...

Le texte est précédé d'une préface de Philippe Nicolet, qui présente «Tavernier, 1605-1689: un pionnier du reportage», suivie des principes qui ont guidé cette édition. Il se clôt sur une biographie sommaire de Tavernier, p. 313-314.

Pierre-Yves Favez

Marie-France ZELLER et Pierre-Alain LIARD, *Les Professeurs de l'Université de Lausanne 1890-1939*, Lausanne, Archives de l'Université de Lausanne, 2005 (Etudes et documents pour servir à l'histoire de l'Université de Lausanne XXXVIII), 336 p.

Dernier volume publié par le groupe interdisciplinaire sur l'histoire de l'Université mis en place en 1984, cet ouvrage accompagne les deux dictionnaires parus respectivement en 2000 et 2005 (Dictionnaire des professeurs de l'Université de Lausanne depuis 1890 et Dictionnaire des professeurs de l'Académie de Lausanne).

Pierre-Alain LIARD trace d'abord la trajectoire des premiers professeurs de la nouvelle Université, en 1890-1891, montrant l'évolution entre l'Académie et la jeune institution et les nouvelles conditions matérielles des professeurs. Marie-France ZELLER analyse ensuite de façon substantiel le monde professoral de 1892 à 1939: catégories d'enseignants, origines géographiques, procédures de nomination et critères de sélection, rapporta avec les autorités cantonales. Pierre-Alain LIARD examine ensuite les aspects institutionnels: le cadre législatif, le manque chronique de locaux adéquats, l'augmentation importante des effectifs d'étudiants, les traitements des professeurs et la situation du «corps intermédiaire» (les assistants) et il montre comment la nouvelle loi universitaire de 1916 s'efforce de répondre aux problèmes et accorde à l'Université une certaine autonomie. L'ouvrage se clôt par une étude du même auteur sur les pensions de retraite du corps enseignant universitaire vaudois de 1806 à 1922 et des «annexes» très étoffées.

Histoire sociale autant que financière et institutionnelle de l'Université, cet ouvrage illustre aussi l'évolution des mentalités et de l'esprit public. A ces divers titres, il conclut (?) dignement l'imposante série d'ouvrages consacrés à l'histoire de l'Université de Lausanne.

Olivier Pavillon

